

Donnez-moi un coupable au hasard !

24/11/2023

Un texte de Gaëlle Lebert

Gaëlle Lebert  
15 avenue George Sand  
93210 La Plaine Saint Denis  
[gaille.lebert@free.fr](mailto:gaille.lebert@free.fr)  
tel : 06.10.74.10.58

# Donnez-moi un coupable au hasard !

« Le corps n'est pas une chose, il est une situation :  
c'est notre prise sur le monde et l'esquisse de nos projets »  
nous enseigne Simone de Beauvoir dans *Le deuxième sexe* ( Gallimard, 1949)

*Le plateau est un espace vide ou presque qui se remplira au fur et à mesure des besoins de la représentation. C'est l'espace du théâtre lui-même, sans quatrième mur. Les comédiens passeront sans transition d'un code à l'autre, d'un genre à l'autre. Avant d'être des personnages, ils sont eux-mêmes, dans le lieu de la représentation, au sein d'une équipe de travail, face à un public, dans un temps indéterminé entre la répétition d'une pièce intitulée « Donnez-moi un coupable au hasard ! » et des sorties de jeu entre les comédiens qui commentent ce texte, brochure à la main, le remettent en cause, discutent, argumentent et prennent à partie directement le public.*

*Une urne contenant des enveloppes est posée là, quelque part. Un vidéo projecteur imposera de temps à autre des mots et des images.*

*5 comédiens... et comédiennes pour jouer 5 personnages et sans doute quelques autres :*

*Adèle  
Albertine  
Verlaine  
Etienne  
Teddy*

*1 comédienne pour jouer le rôle de la metteuse en scène :*

*Installée sur une grande table au fond de la salle, éclairée de la faible lumière d'une lampe de régie LED et équipée d'un micro, elle prend des notes, lit les didascalies, donne discrètement quelques indications aux régisseurs à ses côtés et intervient.... quand elle l'estime nécessaire.*

## PROLOGUE : CE N'EST PAS COMME ÇA QUE ÇA SE PASSE.

*Albertine est sur scène, en robe longue à paillettes. Elle est très belle et très sensuelle. Les autres comédiens sont là, un peu plus loin, dans la pénombre. Pour l'instant, on ne voit qu'elle.*

Albertine :

Ce que j'aime au théâtre, c'est que chacun peut, à tour de rôle, raconter son histoire. La vérité y est multiple, protéiforme, avec autant de facettes réfléchissantes que 340 000 panneaux en tôle d'aluminium. Pas de narrateur omniscient pour nous faire la morale, pour nous expliquer comme à des gosses que les protagonistes ont tort. Pas d'ironie, pas de sous-entendu, pas de référence incompréhensible, pas de note de bas de page, pas de contre-sens. Au théâtre, chaque personnage prend la parole quand il le souhaite et dit avec ses propres mots sa façon de voir le monde. Aux spectateurs, aux spectatrices, de faire le tri. Bien sûr, avant que je n'ouvre la bouche, vous pensez déjà quelque chose. L'auteur, l'autrice si c'est une femme, prend un risque important en confiant sa parole au personnage. La pensée se salit au contact du corps. C'est une pensée portée par un véhicule qui transpire, qui suinte et postillonne. C'est un verbe porté par une chair infectée de symboles. Il y a la façon dont je suis habillée. Ma silhouette. Il y a mon sexe, évidemment. Il y a mon âge. La couleur de ma peau, mes postures, les phéromones qui tourbillonnent autour de moi comme du pollen autour d'une fleur qui s'ébroue au printemps. Et selon ce que vous éprouvez, là tout de suite, ici et maintenant, se produit entre vous et moi un vague désir, un agacement, ou une attraction folle. Pour moi, mais pas seulement. Le mouvement vaut aussi pour les mots qui par ma bouche passent du dedans au dehors : ce que je dis est plus ou moins recevable, plus ou moins bien compris, selon le sens de votre inclination. L'auteur, l'autrice si c'est une femme, le sait. C'est très injuste. C'est fascinant. Cette perception. Qui change tout à mon discours sans même que vous vous en rendiez compte. Exactement comme lorsque je prends la parole à table. Seulement ici, vous ne pouvez pas me couper la parole. En tous cas, vous ne pouvez pas le faire sans que cela se voit énormément. La place que j'occupe ici sur scène me donne sur vous tous un ascendant. *Un temps*. Je pourrais tout aussi bien me taire. Longtemps. Très longtemps. Trop longtemps. *Elle se tait puis reprend*. Vous auriez beau vous impatienter sur votre siège, changer de position, tousser, ricaner, soupirer ostensiblement, il vous faudrait un certain courage pour prendre la décision de quitter la salle. Alors vous vous tenez cois, bridés par la paresse, la gêne, les conventions sociales. Et je peux deviner dans le silence épais si vous croirez ou non à ma version des faits. Ce soir par exemple, je sens déjà que vous pourriez me suivre au bout du monde. Ce soir, vous et moi, ça va marcher, je le sens. J'ai attendu toute la journée avant de pouvoir vous rencontrer, ça n'en finissait pas. Je me suis parfumée en vous imaginant. Ceux qui sont assis au premier rang peuvent sentir les fragrances épicées de *Nuit de Cellophane*. J'ai mis du vernis sur mes ongles. Je me suis tartinée de lotion hydratante. J'ai rêvassé à vous en me brossant les dents. Et maintenant vous êtes là. Si proches dans la pénombre. Vous vous êtes préparés vous aussi à la rencontre. Vous m'avez attendue avec un peu de fièvre et vous avez bâclé un dernier dossier sans intérêt pour arriver à l'heure au théâtre. Et nous sommes

réunis, à portée de peau les uns des autres, dans cette salle, dans le noir. Détendez-vous. Je vais vous chuchoter à l'oreille des secrets que je n'ai encore jamais dits à personne. Vous êtes venus entendre des personnages raconter leur histoire ? Alors voici la mienne. Eteignez vos téléphones portables, installez-vous au fond de vos fauteuils, respirez profondément et attention au décollage, accrochez-vous aux accoudoirs.

*Musique.*

Ça commence en France en 1993. Les femmes n'avaient pas la puissance qu'elles ont depuis la grande convulsion qui a changé le monde. Ecoutez bien. J'ai dix-huit ans. J'ai un merveilleux appétit de tout ce qui palpite et vibre, une énergie hallucinante. Il suffit de vouloir, de faire des choix. Je conduis pour la première fois une petite voiture blanche offerte par mon père pour mon anniversaire. Le cadeau signifie : « Va au dehors, va conquérir le monde ! Ne dépends de personne ! ». Un symbole sur roues motrices. Une injonction à cylindres. J'habite en banlieue et pour sortir le soir, la voiture est indispensable. J'ai eu mon permis ce matin et ce soir nous allons fêter ça sur le plus grand dance floor de la région. Deux niveaux, 2000 m2 de pistes de danse, 3 bars, 2 lasers et 4 écrans géants. Et une Buick Riviera de 1975 garée sur le parking.

Sur la porte d'entrée, en lettres majuscules, il est écrit :

ENTRÉE GRATUITE POUR LES FILLES.

*La musique passe au premier plan. Nous sommes dans une boîte de nuit en 1993. Adèle apparaît dans la lumière. Tout aussi belle. Un style sans concession, plus brut, plus lucide. Elle sert des verres au bar. Il faut parler très fort pour se faire entendre.*

Adèle :

Qu'est-ce que tu fais là ?

Albertine, *en montrant un petit papier rose* :

J'ai réussi ! J'ai réussi un créneau en démarrage en pente !

Adèle :

La chance du débutant !

Albertine :

Je suis avec Véro, Anne et Alexandra ! C'est dingue cet endroit...

Adèle :

23h59, c'était moins une.

Albertine, *au public* :

En 1993, les filles rentraient gratos dans les boîtes de nuit à condition d'arriver avant minuit.

Adèle, *au public* :

Oui, les filles rentraient gratuitement comme des pigeons dans un ball-trap.

Albertine, *à Adèle* :

Je vais prendre un verre.

Adèle :

C'est pas la peine. *Au public*. Les filles ne paient pas non plus les consommations. Les garçons offrent un verre pour entamer une discussion.

Albertine :

Wouah, c'est génial ! A quoi je m'engage avec un verre offert ?

Adèle :

A rien, tu restes libre.

Albertine :

Au bout de deux ?

Adèle :

Pas davantage.

Albertine :

Au bout de trois ?

Adèle :

Au bout de trois, attention, tu es une profiteuse. Tout sera interprété différemment. Retour sur investissement. C'est un marché, il y a une offre et une demande, on y reviendra. Tu as peur d'avoir soif ?

Albertine :

J'ai peur d'avoir l'air d'une gourde au coin du bar. Je suis timide.

Adèle :

Ça ne se voit pas.

Albertine, *au public* :

C'est ma grande sœur, elle me protège.

Adèle, *au public* :

Soumission hiérarchique consubstantielle.

Albertine :

Ce soir, relâche ! Je vais commencer avec le mec assis dans le coin là-bas, il m'a fait signe !

Adèle :

Le petit morveux qui m'a demandé un crédit pour ses deux whisky coca ?

Albertine :

Oui, celui-là ! Il est mignon, il a l'air encore plus timide que moi ! *Albertine s'éloigne et revient rapidement avec un verre à la main presque plein.* Il m'horripile. Je prendrais bien un deuxième verre.

Adèle :

Si tu changes de mec, tu repars à zéro.

Albertine :

Tu vois celui qui danse là-bas ? Il me sourit depuis tout à l'heure. Il a l'air drôle et sûr de lui, j'y vais.

Adèle :

OK, dernier rappel : 1 verre = une discussion. Deux verres c'est le bisou avec la langue. Trois verres, c'est un rencard pour la semaine suivante. Quatre verres, c'est le parking. Si tu choisis le parking t'as encore le choix entre la pipe et la pénétration, mais je te déconseille vivement la pénétration le premier soir : tu fais une croix sur ta réputation et sur une relation stable. Si tu choisis la sodomie, tu finis sur le trottoir le mois suivant.

Albertine :

T'es sérieuse, là ? Je veux juste m'amuser avec un beau gosse qui m'offre un verre au bar !

Adèle :

T'es vierge. Ça compte dans tes choix pour ce soir.

Albertine :

Tu me saoules.

Adèle :

Attention aux règles écrites nulle part : ce sont les pires. Renseigne-toi. Par précaution, la discrétion, quoi qu'il arrive. Pour lui, aucun problème, pour toi, c'est quitte ou double : tu passes pour une traînée ou tu deviens star du lycée.

Albertine :

Je veux juste boire un verre. Tu délires !

Adèle :

Pour le cunilingus dans la voiture sur le parking, y'a pas de règle. La législation invisible n'en parle pas, probablement parce qu'à cet âge, la plupart des mecs sont des quiches et ne le pratiquent pas. Tu verras, Albertine, on n'y échappe pas. Un jour tu finiras par chercher sur les réseaux sociaux tes copines de lycée avec leur nom de jeune fille : tu ne retrouveras personne. Effacées. Je plaisante. Allez va t'amuser.

Albertine, *au public* :

J'ai haussé les épaules en maugréant un truc incompréhensible du genre « ma pauvre, t'es complètement folle » parce que les réseaux sociaux n'existaient pas encore et que je ne comprenais pas où elle voulait en venir. Je suis allée danser sans accorder à Adèle un seul regard. Quatre verres plus tard, j'ai pris l'option femme libre : j'ai rejoint le beau gosse au bout du bar et on s'est éclipsés une heure pour oublier le temps sur le parking, dans sa Buick Riviera. Je me demande si c'est encore comme ça.

*Adèle disparaît dans le noir et la boîte de nuit disparaît avec elle. L'espace se resserre autour d'Albertine.*

Albertine :

Bref. Il est cinq heures. La nuit a été magnifique, pleine de rires, de danse et de lumières éblouissantes. Je rentre à la maison dans ma petite voiture blanche. Dans les années 90, la prévention routière était balbutiante et question alcool, on faisait vraiment n'importe quoi. J'ai dans la poche le numéro de téléphone de ce garçon sublime que, contre toute attente, je vais revoir. J'ai reconduit une à une toutes mes copines : Véro, Anne et Alexandra. Je suis seule sur la RN14. Mon champ visuel est rétréci et mes réflexes sont diminués mais je ne m'en rends pas compte. C'est agréable. Et puis soudain un obstacle, des travaux, des gravats : je perds le contrôle quelques secondes. Je m'arrête. Je descends. Crevaision. Pneu

arrière gauche. Il est cinq heures et j'étincelle en paillettes rouges au bord de la nationale. La nuit est silencieuse. Quelle vision ce doit être, cette gamine en robe boule à facettes et son cric à la main. Et le camion arrive. Il est énorme. Les phares sont aveuglants. C'est là, c'est maintenant. Ça bascule. Il va falloir surmonter ça. Inutile de courir : je porte des talons de huit centimètres, le temps de les retirer, ce sera trop tard. Il se gare. La portière s'ouvre. Le mec descend. Il sourit. Tu m'étonnes. La proie s'est enferrée toute seule. Il suffit de la faire monter dans le camion, elle est prête, elle est chaude.

*Un homme s'approche, il est en contre-jour. On ne distingue pas grand-chose, c'est une silhouette dans la lumière des phares.*

Etienne :

Je peux vous aider ?

Albertine :

Le type prend le cric. Il rigole.

Etienne :

Pas de bol, quand même. C'est les travaux, c'est ça ?

Albertine :

Il change la roue en deux minutes trente.

Etienne :

Faites attention, mademoiselle, faut pas traîner si tard habillée comme ça.

Albertine :

Il me serre la main comme il aurait secoué la pogne d'un collègue et il repart. Le mec a été impeccable. *Elle le hèle.* Hey !

Etienne :

Quoi ?

Albertine :

On ne dit plus « Mademoiselle » depuis la circulaire de Matignon de 2012.

Etienne :

On est en 1993.



Albertine :

Excuse-moi. Tu ne me touches pas ? Pourquoi ?

Etienne :

Pourquoi quoi ?

Albertine :

Je suis trop laide, c'est ça ?

Etienne :

Vous êtes d'une beauté renversante.

Albertine :

Alors ?

Etienne :

Alors quoi ? Aucune envie de te faire mal. Et j'ai vingt ans de plus que toi.

Albertine :

Il y en a que ça ne dérange pas. *Silence*. Comment tu t'appelles ?

Etienne :

Etienne.

Albertine :

Tu m'as fait peur.

Etienne :

Prends soin de toi.

Albertine :

J'adore la vie. J'adore les hommes. Ils sont si libres. Rien ne les retient. Ils peuvent tout faire.

Etienne :

Même s'abstenir.

*Adèle réapparaît.*

Adèle :

Depuis cette nuit-là, Albertine et moi avons une tendresse particulière pour celles et ceux qui travaillent dans les transports et nous avons compris quelque chose que les statistiques nous confirment :

*Une phrase s'écrit en vidéo derrière Albertine en majuscules immenses.*

Albertine :

**CE N'EST PAS COMME ÇA QUE ÇA SE PASSE, UN VIOL. PAS TOUJOURS EN TOUS CAS.**

*Les deux femmes dansent au ralenti dans une lumière crépusculaire.*

## Scène 1 LE CHŒUR DE LA RÉALITÉ

*Lumière. Le plateau apparaît dans toute sa profondeur.*

Adèle :

D'ABORD ET AVANT TOUT LE MEC N'EST PAS COMME ÇA. Pas toujours en tous cas. Il n'est pas beau comme un voyou, il n'a pas le profil grec, il ne sent pas le petit bois. Le plus souvent, il pue, il est vieux, il est gras, ses dents sont dégueulasses, son haleine est une odeur de tabac froid. Et puis ça ne se passe pas au bord d'une nationale.

*Des voix d'hommes interpellent Adèle :*

Hey, mademoiselle ? Hey mademoiselle ? Un petit sourire ? T'es bonne. T'es trop bonne. Allez, souris-moi. *Tu es belle, montre-moi tes jambes.* Je veux voir ta bouche de suceuse quand elle sourit, tu peux faire ça pour moi ? Tu souris pas ? *Tu es habillée comment aujourd'hui ? Décris- le-moi ? T'as une culotte ? Tu penses à moi ?* Attends mais tu me méprises ou quoi ? J'veux du respect, moi. *T'as pas mis de culotte, tu veux être punie ou quoi ? Va te faire foutre, je vais t'éclater la tête sur le trottoir, je vais te fumer, je vais te défoncer.* Salope. Salope. Salope.

Adèle :

Ça ne se passe pas comme ça. Même si ça, c'est déjà très désagréable. Car pour éviter ça, il faut raser les murs, même dans les sociétés dites modernes et libérales. Ça ne se passe pas non plus sous un tunnel, avec le type qui court, qui frappe et qui arrache dans la ville endormie et vide. Non. Dans la plupart des cas, le viol n'a pas lieu dans la rue : les femmes font profil bas, elles sont prudentes. Et l'agresseur connaît les règles. Le viol se passe le plus souvent ailleurs et vous le savez aussi bien que moi. Dans un endroit caché, à l'abri des regards. Un endroit pour éviter de se faire pincer. Un endroit choisi comme une cage d'escalier pour un trafic de drogue. Dans 90% des cas, la femme connaît son agresseur. Le type sait que c'est mal. Il sait aussi que ça peut passer. Il sait qu'elle se taira. Et qu'il lui suffira de dire que ça ne s'est pas passé comme ça.

*Verlaine s'avance le public en avant-scène. Il est nerveux, très séduisant et arrogant.*

Verlaine :

Mais non. Je n'ai pas violé. Pas moi. Tu rigoles ou quoi ? Une fois seulement c'est vrai, j'ai insisté. Une toute petite fois. Un tout petit peu. Je ne dirai pas que j'ai violé, pas vraiment. Tu déconnes ou quoi. Je dirai que j'ai été... convaincant.

Albertine :

MAIS ALORS, OÙ SONT-ILS ?

Adèle :

OÙ SONT LES VIOLEURS SI LES FEMMES SONT VIOLÉES MAIS QU' AUCUN HOMME NE VIOLE ?

Albertine :

OÙ DONC SONT-ILS CACHÉS ?

Adèle :

ÇA VEUT DIRE QUOI, J'AI ÉTÉ CONVAINCANT ?

*Musique. Les corps sur le plateau passent au second plan. Les images s'imposent. Des femmes face caméra. Les visages doivent représenter une société diverse et multiple, tous âges, toutes couleurs de peau, toutes catégories sociales. Elles disent. Des mots. Les mots qu'elles ont écrits et déposés dans l'urne qui est posée, là, quelque part. Elles disent où et quand. A quel âge. Combien de fois. Est-ce qu'elles connaissaient leur agresseur ou pas.*

Sur le chemin de l'école.

J'avais 8 ans. Par un adolescent, un gars de la grande école.

Mes parents n'ont rien compris, même en voyant ma culotte tachée de sang.

*Un autre visage.*

Moi j'avais dix-sept ans.

Il m'a dit : « Viens »

Dans le labo photo. A la campagne.

Il m'a violée.

C'était ma première fois.

*Un autre visage, ça continue.*

Dans un village du Congo.

Des milliers de fois.

J'avais 28 ans, lui 64.

Mon agresseur, c'était mon mari, tout simplement.

*Un autre visage et ça pourrait durer des heures.*

Trente ans. Mon employeur. J'ai eu une réaction très conne. Il a essayé de m'embrasser. J'ai dit : « c'est un peu tôt, non ? ». Je n'avais pas signé mon contrat. On était une dizaine à vouloir le job. « C'est un peu tôt » pour moi ça voulait dire c'est un peu tôt pour se comporter comme un connard tu pourrais au moins faire semblant de me séduire jouer le jeu faire semblant de quelque chose qui sait j'aurais pu être sensible à ton intelligence à ton humour et basculer au fil des jours je ne suis pas forcément farouche mais non c'était inutile de faire semblant il y avait le job il y avait mon cul l'équation était simple. Je n'ai pas

envisagé une seconde d'en parler à sa femme. Elle aurait pu m'aider. On aurait pu s'allier. Je ne sais pas. A l'époque, je n'y ai même pas pensé.

*Un autre visage, encore.*

SOIXANTE ANS.

Mon mari.  
Dans ma chambre.  
Quand j'avais couché les enfants.  
Un mec qui vous baise et qui a bu, ça pue.

Adèle :

CE N'EST PAS PARCE QU'ON A CONSENTI LA VEILLE QUE L'ON CONSENT LE LENDEMAIN

*Un visage d'homme se mêle à celui des femmes.*

J'avais dix ans  
C'était mon oncle  
Un grand malade  
Je n'arrive pas à en parler  
Je ne peux rien dire  
Je ne peux pas donner les détails  
A personne, même pas ma femme.  
A l'époque  
ON ne parlait pas de ça

*Verlaine, visiblement bouleversé, rassemble les enveloppes et les remet dans l'urne en tremblant.*

*Musique. Le texte suivant clignote en grand comme une réclame :*

LA SOCIÉTÉ PATRIARCALE MALMÈNE AUTANT LES HOMMES QUE LES FEMMES  
IL EST QUESTION DE DOMINATION. IL EST QUESTION DE POUVOIR.

*Noir.*

## Scène 2 : REPRENONS LES FAITS. LES FAITS UNIQUEMENT.

*Le plateau est nu et abstrait. Seul un petit carré de glace synthétique est apparu à cour. Albertine, en tenue de patineuse artistique, patine. Elle est encadrée d'un halo de lumière qui vient du sol.*

Albertine, *au public* :

Nous sommes révoltées par votre silence. Les petites filles sont devenues des femmes. Aujourd'hui nous n'avons plus peur de dire la vérité, nous pouvons donner les noms des crocodiles cachés sous les lits, dans les placards.

Adèle, *au public* :

Parce que c'est de ça qu'il s'agit. Vous vous en doutez évidemment, ça risque d'être pénible.

Albertine, *au public* :

Si vous voulez sortir c'est maintenant, vous avez trente secondes pour quitter la salle.

*Teddy apparaît. C'est un intellectuel queer à la tenue extravagante. Quelque chose dans son allure fait penser à un ange. Son smartphone sonne. Teddy décroche, tout le monde proteste.*

Teddy, *en s'isolant un peu à l'avant-scène pour essayer d'être discret sans y parvenir* :

Allo ? Catherine, enfin ! Oui, on t'a attendue une demi-heure et puis on a fini par commencer. Qu'est-ce qui se passe ? Tu arrives ? La batterie de ta voiture ? Encore ? Tu ne l'as pas déjà changée la semaine dernière ? Oh nous, on est toujours au même point. C'est ça. Scène 2. *Reprenons les faits, les faits uniquement, blablabla.* On est en plein sujet délicat. Patriarcat, systémisme etc. Oui, ça patine un peu sans toi ! Tu ne comprends rien à cette pièce, Catherine. Mais oui, moi aussi, je peux suivre l'homme que j'aime jusqu'à la guillotine ! *En chuchotant.* Essaie de ne pas traîner quand même, allez à tout à l'heure.

Adèle :

Qu'est-ce qu'elle fait ? Elle arrive ?

Teddy, *en raccrochant* :

D'une minute à l'autre.

Adèle :

Très bien, on enchaîne.

Albertine, *en enfilant un jean* :

Je ne suis plus dans l'énergie là, c'est dur de reprendre...

*Lumière de répétition, tout le monde reprend sa brochure.*

La metteuse en scène :

Je comprends. Dommage, c'était bien parti... Allez, passez directement à la scène du déjeuner si vous préférez, pour vous détendre. Jouez-la avec des trucs à grignoter, ça sera plus réaliste et ça va vous requinquer.

Teddy :

Légalement, ça n'a rien à voir avec une pause déjeuner, on est d'accord ?

*Commentaires marmonnés de l'ensemble de la troupe.*

Etienne, *lisant les didascalies du manuscrit au public* :

« A table, cinq personnes sont réunies pour un déjeuner. Albertine prend un médicament pour se calmer. » *Il commente.* Tu m'étonnes. *Lisant.* « Adèle met le couvert. Etienne feuillette un livre. La discussion est prise en cours. »

Albertine :

Moi quand j'ai vu les réseaux sociaux inondés d'aveux, ça m'a fascinée. Je peux comprendre qu'on trouve ça indécent mais en même temps....

Verlaine, *la coupant* :

C'était insupportable.

Teddy :

J'avoue que je suis mal à l'aise avec le lynchage, les noms qu'on balance en s'asseyant sur la présomption d'innocence.

Etienne, *en feuilletant le livre* :

Est-ce que ce truc est bien écrit ?

Adèle :

Mais lisez-le ! Pourquoi vous ne le lisez pas ? Pardon d'avance pour ma rengaine de vieille lesbienne, mais tout ça, c'est une histoire de patriarcat. Séduire les midinettes, c'est rock n'roll ?

Etienne :

Il n'y a pas plus merveilleux que de se fâcher à propos d'un livre. C'est vivifiant, vous ne trouvez pas ? *en commentant la photo de l'autrice en couverture*. Dis donc, elle est pas mal !

Verlaine :

La littérature, le cinéma, le théâtre, l'art en général se foutent de la morale. Qu'est-ce qu'on boit ?

Teddy :

L'art, c'est un endroit suspendu, entre la fange et la splendeur. *A Verlaine*. C'est le siège du désir.

Verlaine :

Tu parles. C'est les chiottes de l'âme. Passe-moi une bière, belle Albertine.

Albertine :

Elles sont dans le frigo, sers-toi.

Adèle :

Verlaine, arrête.

Verlaine :

Arrête quoi ? De boire ou arrête de draguer ta sœur ?

Adèle :

Bon, ça ne dérange personne que je sois la seule à mettre la table ? Allez les zizis, on se lève.

Teddy, *seul à se lever pour aider Adèle* :

Où sont les couverts, Adèle, s'il te plaît ?

Adèle :

C'est fou d'être obligée de quémander de l'aide. Je ne suis pas habilitée à mettre le couvert, Teddy non plus d'ailleurs. On n'a pas un diplôme « dressage de table » que vous n'auriez pas.



Verlaine :

Je ne supporte plus les féministes, elles sont devenues folles. Elles censurent notre culture, elles s'assoient sur la présomption d'innocence, elles dégradent la langue française. Vous nous faites chier avec vos conneries de charge mentale, l'égalité femme/homme et tout le bordel. Il n'y a pas d'égalité dans la sexualité par exemple, je n'y crois pas. *A Albertine*. Tu y crois, toi ? Je fais les courses et le ménage, c'est sympa, non ? Tu crois que ça m'intéresse ?

Albertine :

Je crois que les courses et le ménage, ça n'intéresse personne.

Etienne :

C'est vrai qu'on ne sait plus quoi vous dire. On a l'impression de vous offenser en permanence... Même quand on veut vous protéger, c'est compliqué.

Verlaine :

Nous aussi on s'occupe des gosses, on les prend en vacances, nous aussi on les amène à l'école. Il est où, votre fameux patriarcat ? Quelqu'un a planqué le décapsuleur ? Etienne, tu m'accompagnes ?

Etienne :

Volontiers. On n'est pas tous violents, heureusement.

Verlaine :

Vous voulez censurer les œuvres, putain. On met combien d'assiettes, chérie ? Cinq ou six ? Ton mec nous rejoint ?

Albertine :

Alors non, pas « chérie ». Et non, il est en tournée, il rentre demain.

Verlaine :

C'est pas plus mal. Elle te va bien, cette petite robe.

Adèle :

Verlaine, arrête. La vraie censure, c'est d'effacer les femmes.

Etienne :

Branche-là sur Alice Guy, tu vas voir, elle démarre au quart de tour.

Verlaine :

Alice Qui ?

Albertine :

Alice Guy. La première réalisatrice de cinéma, avant les frères Lumière. Totalement oubliée.

*Teddy en draguant gentiment Verlaine :*

Je te montrerai ses films si tu veux, j'en ai plein, passe me voir à la maison un de ces soirs...

Etienne :

Teddy, toujours pas d'alcool ?

Teddy :

Je reste au thé vert pour garder la tête froide.

*Adèle, à Verlaine :*

Tu n'as aucune idée de ce que c'est qu'être agressée, tu n'as jamais été violé.

Verlaine :

Qu'est-ce que tu en sais, ça te regarde ? Putain, c'est dangereux. Si on vous laisse faire toutes les deux, dans une décennie on brûle les livres.

Teddy :

Ce que Verlaine veut dire, c'est que tu ne peux pas tout regarder avec nos yeux d'aujourd'hui.

Verlaine :

Exactement. C'est délicieux, j'adore la coriandre. C'est votre histoire de témoignages à la con, c'est pas du théâtre tout ça ! C'est bien, on a essayé, mais maintenant on va virer cette scène parce que depuis, on a tout décalé et vous êtes devenues folles. *A Albertine*. T'as pris un peu, pendant les vacances, non ?

*Adèle, à Verlaine, en montrant les enveloppes :*

On parle de consentement, là !

Albertine :

On parle de types ordinaires, de mecs soit-disant normaux qui se disent « pourquoi pas ? » et trouvent normal de se servir du corps des femmes !

Adèle :

Et des enfants parce que c'est quantité négligeable !

Albertine :

Ce sont les mêmes !

Etienne :

Les filles, vous ne convaincrez personne en vous mettant dans un état pareil.

Verlaine :

C'est le problème avec les femmes : elles crient. T'es mal baisée, Albertine, à mon avis c'est ça le cœur du problème.

Albertine, *de plus en plus agressive* :

Verlaine, puisqu'on en parle, je suppose bien sûr que tu n'as jamais violé personne ?

Verlaine, *dont on ne sait plus très bien s'il joue ou pas* :

Ecoute-moi bien gamine. Je vais faire comme si je n'avais jamais entendu cette phrase. Parce que si j'avais entendu cette phrase, j'aurais péti le mur de ta cuisine, ok ? *A Adèle et à la metteuse en scène.* Elles sont glauques, vos histoires de boîte de nuit, de crocodiles cachés sous les lits, je ne veux plus en entendre parler, même pour une heure, pour une minute, même une seconde !

Adèle :

Calme-toi, Verlaine, tu ne parles pas comme ça, ok ? Tu te calmes ou tu sors ! Gaëlle ?

Albertine :

Tu es fou ou quoi ? C'est moi qui vais faire comme si je n'avais jamais entendu cette phrase, d'accord ? Tu ne me menaces pas comme ça !

Verlaine :

Je ne t'ai pas menacée. J'ai menacé le mur de ta cuisine.

Etienne :

Si, tu l'as menacée, là...

Teddy :

Albertine, calme-toi, il va s'excuser, il ne voulait pas vraiment dire ça, je crois.

Adèle :

Il l'a menacée, t'as entendu comme moi !

Albertine :

Mon corps est à moi, putain !

Etienne :

Albertine, moins fort, c'est l'heure de la sieste, tu vas réveiller ton fils.

Teddy :

Il fait encore la sieste, Gustave, à dix ans ?

Verlaine, *imitant la voix de Gustave* :

Maman, je suis réveillé, tu viens me recoucher ?

Albertine :

Arrête.

Verlaine, *imitant la voix de Gustave* :

Pourquoi tu cries ?

Albertine :

Je ne crie pas, c'est toi qui cries.

Verlaine :

Tu as fait des études de lettres, non ? On ne t'a pas appris qu'il fallait différencier l'artiste de l'homme ?

Etienne :

Je peux dire quelque chose ? Sans crier, c'est possible ? ça va, c'est bon, je peux parler ? Je me suis fait dépucceler à 12 ans par une femme de six ans mon aînée. A 12 ans, le corps, ça réagit. Donc ça existe aussi.

Adèle :

Douze ans ? Mais c'est un viol ! C'est un viol, Etienne ! C'est un abus, pas un jeu, c'est un viol, on peut en parler si tu veux.

*Etienne se tait. Un silence.*

Verlaine, à *Albertine* :

T'en penses quoi, Virginia Woolf ? ça calme les féministes ça, non ? C'est quoi, votre problème avec les hommes ?

Teddy :

Virginia Woolf, j'aime beaucoup...

Verlaine :

Mais ça n'arrive pas à la cheville d'un Lewis Carroll, tu ne trouves pas ? Pitié, épargnez-moi le refrain sur les autrices oubliées... Si on les a oubliées, demandez-vous pourquoi ! *Il ricane, clin d'œil à Teddy.*

Teddy, *amusé* :

Vous êtes tellement binaires... Les hommes, les femmes, les femmes, les hommes.

Albertine :

Je n'ai aucun problème avec les hommes. *A Verlaine.* J'ai un problème avec Verlaine.

Teddy :

On a tous un problème avec Verlaine. Et le problème, c'est qu'il nous plaît. *Avec un clin d'œil.* Et puis il n'a pas tort, l'initiation des jeunes gens, c'est LE thème littéraire par excellence depuis l'antiquité grecque et romaine ...

Albertine, *aux bord des larmes* :

Teddy, à quoi tu joues là ? Tu ne peux pas être un tout petit peu plus solidaire ? Le prochain pédé qui me parle des pédophiles au temps des romains, je lui fous mon poing dans la gueule. Je vous laisse, vous m'excusez, je vais coucher Gustave.

*Elle sort.*

Etienne :

Il s'en est suivi une engueulade assez musclée. Au cours de cette engueulade, il a été évoqué, pêle-mêle :

- La supériorité de Virginie Despentes sur tout autre auteur contemporain.
- La nécessité pour la pérennité d'un Contrat Social de faire respecter La Loi.
- Des chiffres trouvés sur Wikipédia :

Teddy :

- En France : 160 000 enfants par an victimes de viol ou de tentative de viol. 1 enfant agressé sexuellement toutes les trois minutes. 3 enfants par classe.
- 12% des femmes ont subi un viol, seules 10% des femmes déposent plainte, 74% des plaintes sont classées sans suite.
- Dans 98% des cas, les auteurs des violences sexuelles et sexistes sont des hommes.

Etienne :

- Il a été souligné l'impunité de certains. Teddy et Adèle ont soutenu qu'il s'agissait certainement d'une lutte des classes plus qu'une lutte des sexes dans cette affaire. Les autres ont hurlé que ça n'avait aucun rapport.
- Puis sans aucune raison apparente, Verlaine a eu des mots blessants envers moi, je lui dit d'aller se faire foutre et de ne plus m'adresser la parole.
- Suite à quoi Adèle a égrené une liste de noms de femmes artistes en hurlant que ces femmes étaient aussi puissantes que leurs collègues mâles.

Adèle :

Ces femmes sont aussi puissantes que leurs collègues mâles ! Virginia Woolf. Kate Bush. Yourcenar. Atwood. Françoise Sagan. Toni Morrison. Catherine Ringer. Maylis de Kerangal. Delphine de Vigan. Barbara. Ovidie. Madonna.

*Une liste prodigieuse de noms de femmes artistes apparaît sur le mur du fond de scène : Duras. Anaïs Nin. Marie de France. Agnès Varda. Louise Bourgeois. Sarah Kane. Catherine Bernard. Sophie Calle. Cindy Sherman. Nan Goldin. Angelica Liddell. Camille Claudel. Dolly Parton.*

Verlaine, à *Albertine* :

Quand tu te mets en colère, t'as les yeux qui brillent, j'ai envie de te plaquer contre un mur.

Etienne :

Albertine a cassé une assiette. Puis deux. Puis trois. L'une d'entre elles a volé très près au-dessus de la tête de Verlaine.

Teddy :

Albertine, tu te discrédites là.

Etienne :

Alors quelqu'un dit : il y a un âge de la majorité sexuelle en France.

Teddy :

A la fin de l'engueulade, Adèle a bâillonné Verlaine pour le faire taire et l'obliger à écouter l'histoire d'Albertine.

Adèle, à *Albertine* :

Donc vas-y. Vas-y. Raconte-nous ton histoire. Ils vont finir par comprendre, tu vas voir. Je sais que c'était notre voisin. C'était quand ? T'avais quel âge ?

Albertine :

Dix ans.

Adèle :

Et lui ?

Albertine :

65 ans, je crois. Mon crocodile à moi était un vieux monsieur qui sentait la naphthaline. J'étais en CM2, j'étais très sage.

Adèle :

Tu penses que ça a quelque chose à voir avec ça ?

Albertine :

Ça a quelque chose à voir avec l'autorité des hommes.

Adèle, *désignant Verlaine* :

Verlaine, tu fais le mec. Le mec de soixante-cinq ans, c'est toi. Comme ça tu comprendras.

Verlaine, *retirant le foulard qui lui sert de bâillon* :

Ça va pas bien ? T'es folle ? Je ne joue pas le pédophile, Adèle. *A la mise en scène.* Je ne joue pas le pédophile !

Adèle :

Pourquoi ? Un rôle de salaud comme tu les aimes !

Verlaine :

Je ne joue pas le pédophile de soixante-cinq ans, c'est clair ? *S'adressant à la régie.* Il y a quelqu'un à la mise en scène ? Gaëlle ? Depuis quand c'est Adèle qui décide ? Je pense qu'il y a d'autres personnes ici qui seront beaucoup plus à l'aise avec une composition de ce genre.

Teddy, *indigné* :

Qu'est-ce que tu entends par « composition de ce genre » ?

Verlaine :

Oh, ça va. Tout le monde voit très bien ce que je veux dire. J'ai un film qui sort à la rentrée, ne comptez pas sur moi pour jouer n'importe quoi. C'est plus facile d'assumer ça pour ceux qui ont déjà une sexualité différente, j'imagine.

Teddy :

Quoi ? La mise en scène, Gaëlle, il y a quelqu'un ? Il faut des limites. Ce mec a besoin de limites, il faut l'arrêter sinon ça va devenir infernal !

La metteuse en scène :

Oui, je comprends Teddy, mais si on commence à parler de ça, on va perdre un temps fou. Ne relevez pas, c'est atroce mais on enchaîne. C'est la scène d'Adèle. On oublie l'autorité verticale, on introduit du collectif, c'est ce qu'on a dit hier en réunion. C'est la scène d'Adèle : c'est Adèle qui décide.

*Tout le monde, excepté Adèle, désapprouve silencieusement le commentaire de la mise en scène.*

Adèle, *à Verlaine* :

OK. Regarde-moi dans les yeux. Regarde-moi. Qu'est-ce qui te met mal à l'aise ?



Verlaine :

Ça me file la gerbe.

Adèle :

Depuis quand ?

Verlaine :

Depuis que j'ai une fille.

Adèle :

Je comprends. Tant pis. Teddy, on peut compter sur toi ?

Teddy :

Je pensais vous l'annoncer un peu plus tard, mais je viens de réussir une FIV avec ma co-génitrice. Je vais être Papa.

Albertine :

Mais c'est super, félicitations !

Tous, *y compris la metteuse en scène* :

Bravo, félicitations !

Teddy :

Merci. Ton truc tombe mal, Adèle. Même problème que Verlaine.

Adèle :

Ok. Bravo pour le bébé, je suis très heureuse pour toi. Etienne ? Non plus ? C'est pas grave, on ne va forcer personne. *A la mise en scène*. Ils confondent leurs rôles et la vie, c'est incroyable. Je vais le faire. Allez, on s'y met, yallah !

*Musique. Dans une petite malle, chacun choisit un costume ou un accessoire pour jouer la scène suivante.*

Albertine, *au micro* :

On va s'en tenir aux faits. Mais vous allez avoir droit aux détails. La base de l'empathie, c'est ces putains de détails. C'est vous qui m'obligez à les donner. Tant pis pour vous si c'est dur à entendre. Dix ans, c'est l'âge de Gustave aujourd'hui : il ne peut pas s'endormir sans son

bisou du soir. Ses genoux sont écorchés, il se bagarre dans la cour de récré pour des billes ou des carambars. J'avais cet âge-là, la première fois que le vieux monsieur nous a invitées chez lui. Il faisait beau, c'était une belle journée d'automne. Nous avons commencé par visiter son jardin, derrière la maison. Il y avait une balançoire pour ses petits-enfants qui lui rendaient visite de temps en temps. Nous venions d'emménager dans une jolie zone pavillonnaire tout juste éclos. Il habitait juste à côté.

Adèle, *au micro* :

Les pavillons sortaient de terre dans le quartier en construction comme une myriade de champignons collants dans des sous-bois humides. J'ai commencé par aborder la mère des petites filles.

Etienne :

Excuse-moi Adèle, tu permets ? *Il fait signe au régisseur, la musique s'interrompt.* Finalement, je prends le rôle, je le sens. Le mec est complètement manipulateur, il a tout calculé à l'avance, je viens de comprendre. Ce sera plus facile pour les spectateurs de suivre l'intrigue si c'est joué par un homme, non ?

Adèle, *à la metteuse en scène* :

Gaëlle, c'est ok pour toi ?

La metteuse en scène :

Oui. Albertine, tu es d'accord ?

Albertine :

Aucun problème.

Etienne, *prenant la place d'Adèle au micro* :

Merci. J'y vais. Musique ! *Il fait signe au régisseur, la musique reprend.* Ça poussait dans la boue, dans la terre morveuse et dégoûtante. Le lotissement était composé de soixante petites maisons environs, toutes les mêmes ou à peu près, qui s'étaient multipliées devant un HLM. Des organismes multicellulaires sur un mycélium. Je passais dans la zone à chaque fois que je me rendais au supermarché et je les avais remarquées immédiatement. Deux ravissantes petites filles âgées de dix et onze ans qui pataugeaient dans la fange. Leur mère était très belle et très élégante. Elle sentait le parfum par-dessus la minuscule haie qu'on venait de planter pour séparer le trottoir de la vase, côté façade. On aurait dit une star de cinéma. *Un signe, la musique s'arrête.* Qui joue la mère en attendant le retour de Catherine ?

Adèle :

Verlaine.

Verlaine :

C'est pas vrai... Adèle, excuse-moi, je peux parler directement à la metteuse en scène ? La mise en scène ? Gaëlle ? *Silence*. Pourquoi elle ne descend pas ? La Metteuse ? La Mettrice ? La Maîtresse ? On dit comment déjà ?

La metteuse en scène :

On dit metteuse je te l'ai dit 20 fois... Verlaine, on en parle plus tard s'il te plaît, je suis sur la technique donc pitié, enchaîne !

Teddy, *lisant la brochure* :

La mère apparaît en manteau de fourrure, accompagnée d'un caniche blanc.

*Faute de manteau, Verlaine se noue un foulard rose autour du cou en maugréant et, la brochure du texte à la main, s'approche du micro. Etienne fait un signe à la régie et la musique reprend.*

Etienne, *au micro* :

Les petites jouaient dans la terre fongueuse. C'était comme une apparition dans la lumière. Pas de clôture, pas de palissade en bois, pas de mur en briques rouges, pas de grillage en fer : juste cette haie minuscule. Une haie de 30 cm pour protéger des petites filles des menaces du monde extérieur, c'est dérisoire. Elles jouaient dans la gadoue et salissaient leurs robes. J'ai noté l'absence de père. J'ai trouvé un prétexte idiot pour lier connaissance avec la mère. Je ne me souviens plus ce que je lui ai dit exactement.

La mère, *jouée par Verlaine, au micro* :

Oui, je me rappelle, c'était un truc sans importance, une badinerie, un bavardage. Un truc de voisinage.

Etienne, *au micro* :

Venez donc prendre le thé à la maison, toutes les trois, dans mon impasse. J'habite juste à côté, deux rues plus loin. Vous aimez le thé au jasmin ?

La mère, *au micro* :

Pourquoi pas ? J'aime les fleurs et j'aime le thé, alors le thé au jasmin, pourquoi pas ?

Etienne, *au micro* :

Entrez. Les filles, il y a une balançoire plus loin, amusez-vous, si vous voulez. *A la mère.*  
Asseyez-vous, je vous en prie.

La mère, *au micro* :

Très jolies tasses en porcelaine.

Etienne, *au micro* :

D'une fragilité extrême. Elles sont ravissantes. Comme leur maman. Un sucre ou deux ?

La mère, *au micro* :

Deux s'il vous plaît. *Au public.* Il est charmant. Très bien élevé. La politesse, moi j'adore ça.

Etienne, *au micro* :

J'ai eu un coup de foudre pour la cadette dont la poitrine était encore parfaitement androgyne, parfaitement enfantine, dont le sexe était très certainement encore parfaitement glabre. Une petite poupée.

Teddy, *lisant les didascalies* :

La mère tousse légèrement.

Etienne, *au micro* :

Le désir naît de l'interdit. Chuchoter après une étreinte : « c'est notre petit secret, ne dis rien à ta maman », c'est éblouissant. Excusez-moi, la transgression me met le feu aux joues, les petites poupées, moi ça me fait ça.

*La musique baisse progressivement.*

Adèle, *à Albertine* :

Dis-nous ce que tu n'as pas su dire. Dis-le maintenant. C'est important pour qu'ils comprennent.

Albertine :

Maman, le monsieur a sa braguette ouverte et il ne porte pas de slip, je l'ai vu, à la balançoire, pas toi ?

La mère, *au micro* :

Je suis confuse. Je n'ai rien vu. Excusez-moi. *Elle tousse*. Bien entendu, si j'avais su, tout aurait été différent. J'aurais fait quelque chose. J'aurais dit quelque chose. J'aurais été atrocement gênée, assurément. De le signaler. Pour que ça cesse. De dire « Monsieur ». *Elle tousse*. « Monsieur, pardon, excusez-moi. » *Elle tousse encore*. « Monsieur, je vous prie de bien vouloir me pardonner mais ». Mais je l'aurais fait. Dans les règles du savoir-vivre, évidemment. *Enorme quinte de toux, on ne sait plus si c'est la mère ou Verlaine qui est au bord de l'étouffement*.

Teddy :

Elle va s'étrangler ? ça va Verlaine ? Tu joues ou tu ne joues pas ?

Verlaine :

Oui, oui ça va aller, ça va. Je vais y arriver.

Teddy :

Tu veux de l'eau ? Où est ta gourde ?

*Verlaine boit et fait signe à Adèle qu'il va terminer la scène.*

Verlaine, *reprenant le rôle de la mère* :

Merci. Monsieur, pardonnez-moi mais je crois que vous avez oublié de remonter quelque chose.

Etienne :

De remonter quoi ?

Verlaine :

Vous avez la bite à l'air, apparemment.

Etienne, *remontant sa braguette* :

Pardonnez-moi.

*Teddy, lisant la brochure* :

« Un paysage. Une goutte de sang dans un étang. »

*Un grand silence. Albertine griffonne quelques mots sur un papier qu'elle glisse dans l'urne dans une petite enveloppe noire.*

Adèle :

Ok, on est tous très mal à l'aise, on reprendra cette scène plus tard, ok Gaëlle ? On fait une pause. Etienne et Verlaine, le correspondant de la presse locale vous attend dans le foyer, vous vous rappelez ? *Tout le monde s'apprête à sortir pour prendre l'air, les techniciens aussi. Au public.* On reprend dans cinq minutes, le temps d'une cigarette, ne bougez pas. *Adèle vapotte et Teddy consulte son téléphone.* C'est marrant, je pense qu'il faudrait intervertir deux scènes. Pour moi, tout commence à la Villa Savoye. Vous vous souvenez ?

Albertine :

Oui. Ok, pourquoi pas. La visite de la maison de Le Corbusier, ce serait pas mal, c'est plus léger.

Adèle :

Ok, on va la relire. Gaëlle, ça ne te dérange pas?

La metteuse en scène, *en descendant bord plateau pour se rapprocher des comédiennes :*

Non, non, pourquoi pas.

Adèle :

OK. Teddy, excuse-moi, tu veux bien la relire avec nous? Tu feras la pause plus tard.

Teddy :

Pas de problème, du moment qu'on n'oublie pas de pointer les heures supplémentaires. On a tous été très très cools la semaine dernière, si tu vois ce que je veux dire. *En désignant le public.* Je le dis devant témoins. *Lisant la brochure.* La superbe et célèbre Villa Savoye, dessinée par Le Corbusier, apparaît en vidéo. Un guide s'enflamme sur les avancées révolutionnaires du plus grand architecte du XXème siècle, inventeur du parking individuel. *Il commente au public.* C'est moi qui ferais le guide, j'ai le temps et je ne fume pas. *Lisant la brochure.* Adèle et Albertine suivent le guide tout en poursuivant une conversation personnelle en chuchotant. *Teddy jouant le guide.* La Villa Savoye est l'une des 17 oeuvres de Le Corbusier inscrites au patrimoine mondial de l'Unesco. Notez le clin d'œil à Duchamp dès l'entrée, avec ce superbe lavabo.

Albertine, *en chuchotant, lisant son texte dans la brochure :*

Donc l'autre jour, Verlaine m'annonce qu'il ne conçoit pas de réaliser son deuxième film sans moi, il me propose de lire le scénario et de choisir le rôle qui me plaît. Tu te rends compte ?

Adèle, *en chuchotant* :

Trop sympa. Surtout après avoir refusé le petit rôle dans sa pièce de boulevard. Il n'est pas rancunier. Alors t'as choisi quoi ?

Albertine :

L'infirmière. *Elle explique*. Un truc possible pour moi, vu mon âge, mon absence de notoriété etc.

Adèle, *en grimaçant* :

Le soin. Bien sûr. Stéréotype parfait. Excellent choix.

Albertine :

Gustave, tu écoutes les explications du guide s'il te plaît ?

La metteuse en scène, *imitant la voix de Gustave* :

Oui Maman.

Adèle, *en chuchotant* :

Tu ne pouvais pas laisser Gustave au centre de loisir ? Franchement, le design puriste à dix ans...

*Les techniciens, inspirés par le jeu des comédiens, retournent tranquillement à leur place pour proposer une ambiance adaptée à la scène. La metteuse en scène est captivée.*

Teddy, *faisant le guide* :

Nous arrivons dans la chambre de Monsieur et Madame Savoye. Vous noterez le magnifique puits de lumière. Qui fuit, malheureusement. Je résume : on a une architecture très inspirée par la culture méridionale pas toujours adaptée au climat des Yvelines, l'utilisation de matériaux bon marché, un béton de mauvaise qualité... d'où le problème du magnifique salon impossible à chauffer l'hiver et étouffant l'été à cause de la baie vitrée et les infiltrations des jardinières...

Albertine :

J'adore Le Corbusier.

Adèle :

Oui, c'est beau. Même si c'est invivable, apparemment...

Le guide :

Mais le génie exulte dans la ligne orthogonale de l'édifice, d'une pureté incroyable ! Le Corbusier imposera jusque dans les murs des différentes pièces quelques éléments clés du mobilier qui l'a rendu célèbre. Ici, au-dessus de la baignoire, vous pouvez admirer une méridienne directement inspirée de son célèbre fauteuil.

*Le guide disparaît dans les rideaux de scène.*

Adèle :

Qui est en fait signé Charlotte Perriand.

Albertine :

Qui ça ?

Adèle :

Tu ne connais pas ? Le design Le Corbusier, c'est elle. Elle dessine, il signe. Ça commence là, Albertine. C'est la première marche sur laquelle on monte pour nous écrabouiller. C'est le syndrome de la femme du charcutier qui n'aura pas de retraite parce qu'on ne l'a jamais déclarée.

Albertine :

Tu crois ? Donc, je finis mon histoire avec Verlaine : il me dit ok l'infirmière c'est très bien, on en reparle. On raccroche. La semaine suivante, je passe des essais. Le producteur les regarde le jour même. Verdict en début de soirée : « ça ne le fait pas rêver ». S'ensuivent 30 messages un peu bouillants de Verlaine du style mais quel dommage, on va réussir à le convaincre, passe donc chez moi tout à l'heure pour boire un dernier verre, en tête à tête, tous les deux, je veux t'en reparler, gnagnagna....

Adèle :

Sans déconner ?

Albertine :

Il ne se rend même pas compte en fait. Il me propose du boulot. Me dit ok. Puis quel dommage, ça ne marche pas, gnagnagna, direction chez moi-t'as-une-culotte-ou-pas.

Adèle :

Abus de pouvoir. Domination. Ok. Mais... Verlaine, il te plaît, du coup t'en penses quoi ?



Albertine :

Ce n'est pas la question. Je le connais depuis 20 ans. Qu'est-ce qui lui prend ?

Adèle :

Il réalise un film, il a le pouvoir. Comment est le scénario ?

Albertine :

Ce n'est pas la question, pour qui tu me prends ? Et ça c'est toxique de toute façon, tu ne comprends pas ?

Adèle :

Il faut porter plainte, Albertine.

Albertine :

Porter plainte contre quoi ? Un producteur qui n'a pas retenu mes essais ? Mon pote Verlaine qui brusquement veut boire un dernier verre et qui me demande pour rigoler si on peut jouer à chat-bite en fin de soirée ? Et en attendant, je n'ai toujours pas de boulot à la rentrée, moi putain... *A Gustave, en criant.* Gustave, descends de cette jardinière, tu vois bien que ça peut s'écrouler !

La metteuse en scène, *imitant la voix de Gustave* :

Maman, j'ai dit hier à la maîtresse que tu avais été victime d'un pédophile, j'ai bien fait ?

Albertine :

Oui bien sûr chéri, c'est très bien. *A Adèle.* Ils ont eu une journée de sensibilisation hier. *Un temps.* Il fait des cauchemars terribles.

Adèle :

Ça lui passera. C'est en élevant son fils qu'on change le monde ! Les sales types qu'on a croisés dans nos vies avaient tous une maman. *Le téléphone d'Adèle sonne.* Tiens, justement, c'est la nôtre. *Au téléphone.* Maman ? ça va ? Tu as une drôle de voix. Quoi ? Qu'est-ce qui s'est passé ? Tu pars passer la nuit chez ton frère ? Mais pourquoi ? On t'avait dit de ne plus y retourner, tu dois te protéger, tu comprends ? Il y a la tutrice et l'infirmière pour faire tout ça. Quoi ? C'est horrible. Ah, d'accord. *A Albertine.* Il a essayé de se foutre en l'air. *Au téléphone.* Quoi ? Pour quoi faire ? Ah d'accord. Demain ? *A Adèle.* Elle voudrait que quelqu'un vienne l'aider demain matin pour des histoires de papiers à la noix.

Albertine :

Quels papiers ?

Adèle :

Un truc d'inventaire avec le notaire. *Au téléphone.* Oui, je suis avec Albertine. On en a déjà parlé Maman, moi je refuse catégoriquement de mettre les pieds là-bas. Oui, oui, je sais. Ecoute, je vais demander à Albertine ce qu'elle en pense, mais ça m'étonnerait. *Albertine fait signe que non.* Voilà, elle pense comme moi. Hors de question. Oui, je suis en colère. Non, Maman, ne pleure pas. Ne pleure pas. Redonne-moi l'heure. C'est noté. Ecoute ce soir, c'est la remise des prix, Albertine et moi, on y va, c'est le bordel. Je vais voir ce que je peux faire pour demain, je te rappelle.

Albertine :

Comment elle peut s'imposer ça ?

Adèle :

Si je croise ce vieux con, c'est pour aller au commissariat faire une déposition.

*Le guide, qui réapparaît en avant-scène, en guise de conclusion :*

On regrette chez Le Corbusier : la part d'ombre, l'engagement fasciste et l'antisémitisme. Fin de la visite. Merci pour votre attention. *Montrant sa brochure.* Noir.

*La metteuse en scène, enthousiaste, en retournant à sa place en régie :*

Et bien c'est super ! Allez, fin de la pause, on enchaîne. Scène 3 !

### Scène 3 Si vous voulez nous délivrer de la colère, demandez-nous pardon.

Teddy, *lisant la brochure* :

La grande cérémonie annuelle de remise des prix. Nous sommes dans un théâtre d'un autre siècle : coupes de champagne, cérémonie ponctuée de sketches absurdes, orchestrée par des producteurs-metteurs-en-scène-tenant-tout-leur-pouvoir-de-leur-papa.

Albertine :

Une magnifique Buick Riviera beige de 1975 était garée devant le théâtre ce soir-là. La même bagnole que celle du dance floor au début de l'histoire. Intérieur cuir. Rétroviseur incurvé et brillant comme un miroir. Toit vinyle, volant réglable, gueule de requin. Qu'est-ce qu'elle foutait là ? J'ai tourné autour en sautillant comme une gamine. Je lui ai dit : toi, reste là et surtout, ne bouge pas. Et je suis entrée dans le théâtre. Mon mec n'était pas invité, il est technicien. De toute façon ça m'arrangeait qu'il reste à la maison pour garder Gustave.

Teddy :

Passons la cérémonie parce qu'on y crève d'ennui et allons à l'entracte directement. Toute ressemblance avec des personnes existantes ou ayant existé serait fortuite, évidemment.

Verlaine, *en arrivant par derrière et en cachant les yeux d'Albertine* :

Je t'ai baisée, toi en 2012 ?

Albertine, *en riant* :

Verlaine, je sais que c'est toi. Non, en 2012 tu as baisé ma copine Hortense.

Verlaine :

Je suis fatigué. Je suis mort. Tu vas bien, mon grand amour secret ?

Albertine :

Verlaine m'a embrassée dans le cou : un baiser sensuel, comme une lapée. Il m'a attrapée par le poignet. Je l'ai regardé droit dans les yeux sans sourciller.

Verlaine, *au public* :

Elle m'a dit qu'elle perdait son temps dans cette soirée de ringards. Ça m'a fait tellement rire.

Albertine :

Je l'ai ensuite chambré pour la statuette qu'il trimballait.

Verlaine, *au public, faussement modeste* :

C'est à ma femme.

Albertine :

Verlaine a souri et quand Verlaine sourit plus rien n'a d'importance.

Verlaine :

Tu as vu l'affiche de mon nouveau spectacle ?

Albertine :

Celui dans lequel j'ai refusé de jouer ?

Verlaine :

Oui, celui-là. Tu ne peux pas me reprocher de ne pas essayer.

Albertine :

Essayer quoi ?

Verlaine :

De te faire bosser. Et pour le film, le producteur voulait une femme plus jeune dans le rôle de l'infirmière. Plus fraîche. C'est ce qu'il a dit. Je n'ai rien pu faire. C'est dur en ce moment. Du coup, j'ai proposé Hortense. Pourquoi tu n'es pas passée me voir chez moi l'autre soir comme je te l'ai proposé ?

Albertine :

Verlaine a attrapé un baba au rhum sur le buffet puis il a essuyé ses doigts sucrés sur les fesses de mon jean tout en regardant par-dessus mon épaule. *A Verlaine*. Tu as bien fait de choisir Hortense.

Verlaine :

Pourquoi ?

Albertine :

Tu sais.

Verlaine :

Non, je ne sais pas, dis-moi.

Albertine :

Elle saura te divertir dans les loges.

Verlaine :

Qu'est-ce que tu insinues ?

Albertine :

J'insinue que tu as du pouvoir.

Verlaine :

Oui. Et alors ?

Albertine :

Ça pèse dans le jeu de la séduction. Ça se prend en compte.

Verlaine :

Tu crois ?

Albertine :

Elle élève son fils, seule.

Verlaine :

Je sais. Tout son salaire passe dans la baby-sitter, c'est déprimant. T'as bonne mine. On est toujours sur un petit 90 B ?

Albertine :

Il est sorti ton film ?

Verlaine :

Tu ne l'as pas vu ? *Brusquement très autoritaire.* On est troisièmes depuis mercredi, chérie. 25 millions d'investissement, il faut que ça remplisse, j'ai les distributeurs au cul toutes les 25 secondes. N'hésite pas à poster un truc sympa sur tes réseaux, ok ?

Albertine :

Des comédiennes sans âge nous bousculent pour parvenir jusqu'au buffet. Dentition impeccable, regard sans âme, musée Grévin.

Verlaine :

Est-ce qu'on va encore pouvoir se séduire, toi et moi ?

Albertine :

Pourquoi ? Tu ne fais pas la différence avec l'abus de pouvoir ?

Verlaine :

Parce que tu crois que le désir et le pouvoir sont dissociables ? Tu es naïve, c'est charmant, j'adore ça.

*Etienne surgit.*

Etienne :

Mon Albertine, mon bijou mon trésor ma petite chatte ma poupée ma darling, je ne savais pas que tu étais là ! *A Verlaine.* Bonjour Verlaine, félicitations.

Verlaine :

Merci.

Albertine :

Ils ne se sont pas adressé la parole depuis le fameux déjeuner qui s'est fini en engueulade. Verlaine regarde Etienne comme un cerf prêt à assassiner son frère au moment du brame.

Etienne, *à Verlaine* :

Comment vas-tu ? On ne te voit plus aux soirées en ce moment. Je te l'enlève, chéri, juste un moment.

Albertine :

Etienne m'attrape par le coude et j'ai toujours détesté ça. Il m'entraîne à l'écart.

La metteuse en scène :

L'espace se transforme légèrement.

Etienne :

J'aimerais tellement qu'on travaille ensemble, mon Albertine. J'essaie, j'essaie, j'essaie. De t'embarquer dans une belle aventure. Viens, je vais te présenter Steve, il fait la pluie et le beau temps.

Albertine :

Merci Etienne, mais je le connais. *Au public.* Etienne attrape au vol deux coupes de champagne, m'en colle une dans les mains.

Etienne :

Tu as eu tort de dire non à Verlaine pour le petit rôle dans son spectacle, il est atrocement susceptible et tu le sais... Albertine, on prend le travail là où il y en a. Alors oui le rôle est petit, seulement six phrases et oui elle n'a même pas de prénom, oui c'est juste une paire de jambes qui passe les plats, oui oui c'est encore une idiote écervelée, oui, c'est assez ingrat et pas mal dénudé, certes, mais enfin, quand même... C'est une chance qui ne se refuse pas ! *A Steve qui passe par là.* Steve, tu vas bien ? Et oui, tu as oublié de me rappeler ! C'est pas grave, je sais que tu es débordé. Tu connais Albertine ? C'est ça. Et où en es-tu de ton adaptation de Cliffhanger ? Tu as les droits ? *A Albertine.* Son projet est génial.

Albertine :

Tu l'as lu ?

Etienne :

Non pas encore, il n'a pas commencé à écrire... il a besoin de l'adrénaline du dernier moment ! *A Steve.* Pense à moi Steve, pense à moi, je suis ton homme ! *A Albertine.* Ce qu'il te faudrait, c'est quelqu'un qui te dirige bien. *L'espace se resserre.* Après quarante ans, pour vous, les femmes, c'est tellement compliqué... Nous, les hommes, on se bonifie, on prend du poids, de la prestance... Les femmes s'étiolent comme des perdantes. C'est fou quand on y pense.

Albertine :

Etienne, je n'ai pas de boulot, tu comprends ça ?

Etienne :

Je vais organiser un déjeuner avec mon oncle, tu sais, le producteur, il suffirait...

Albertine :

Qu'il pose ses yeux sur moi.

Etienne :

Exactement. Vous êtes si nombreuses. Ne te décourage pas. Mais reste à ta place de comédienne : les femmes qui ont quelque chose à dire, dans notre milieu, c'est dommage, on n'aime pas ça.

Albertine :

Soudain, Verlaine m'attrape par la taille et me fait cavalier à petits pas mal assurés dans son sillage.

Verlaine, à Etienne :

Elle revient, ne t'en fais pas !

Albertine :

Qu'est-ce que tu fais ? *Au public*. Je trébuche un peu sur les talons de mes escarpins. A *Verlaine*. Verlaine, arrête, tu vas trop vite, je vais tomber.

Verlaine :

Tais-toi, tu adores ça, tu n'as pas le choix.

Albertine :

Où va-t-on ?

Verlaine :

Dans un petit recoin obscur, il y en a plein dans ce théâtre.

Albertine :

Verlaine, ne fais pas ça, tout le monde va s'en apercevoir.

Verlaine :

Tais-toi.



La metteuse en scène :

L'espace devient légèrement inquiétant.

Albertine :

On traverse un couloir étroit comme une ruelle. Il me plaque contre le mur et je jurerais que c'est une blague. Il me lèche le visage. Il me lèche les paupières. Mes yeux papillonnent dans les siens comme dans les phares de la Buick Riviera. Il s'interrompt. Le temps s'arrête. Verlaine me jauge.

Verlaine :

Je te plais. C'est drôle. Je n'en étais pas sûr. Je viens de le voir. Je viens de le voir dans tes yeux, là !

Albertine, *au public* :

Et contre toute attente, tout s'éteint immédiatement. Verlaine très brusquement S'ENNUIE. Il étouffe un bâillement.

Verlaine :

Tu fais quoi à la rentrée ?

Albertine :

Quoi ? *Au public*. J'ai le cœur qui bat la chamade et je vacille en équilibre instable. *A Verlaine*. Embrasse-moi.

Verlaine :

Quoi ?

Albertine :

Je suis ivre... J'en ai envie. Bloque mes poignets.

Verlaine, *en reprenant la brochure* :

Attends, tu joues ou tu ne joues pas ? *A la mise en scène*. Gaëlle, elle joue ou elle joue pas, là ?

Albertine :

Je ne joue pas. T'occupe pas d'elle, c'est moi qui décide, j'ai carte blanche. *A la mise en scène. A Verlaine.* Bloque-moi. Juste une fois. Une toute petite fois. Tais-toi, donne-moi des ordres et laisse-toi faire.

Verlaine, *vérifiant dans la brochure* :

Tu es folle. Je ne te frappe pas. *A la metteuse en scène.* Je ne la frappe pas !

Albertine :

Je n'ai pas dit « frappe-moi », j'ai dit « bloque-moi ». *A la mise en scène.* Il ne comprend rien, c'est dingue.

Teddy :

Dans un imperceptible frottement de taffetas, la costumière de la soirée apparaît soudain. Ils se séparent. *Teddy joue la costumière.* Ça fait longtemps qu'on ne t'a pas vue, Albertine. Tu vas bien ? Tu as trop chaud, tu as les joues rouges ?

Albertine :

Ça va pas mal et toi ?

Teddy, *jouant la costumière* :

Comme tu vois. La soirée est un peu longue, quand on n'a pas accès à la salle. Très jolie robe. Oh, elle est fendue dans le dos jusqu'à la raie des fesses ? C'est absolument adorable, aucun homme ne voudrait renoncer à ça. A plus tard. *Au public.* Elle disparaît en glissant dans le couloir, comme si elle était sur coussins d'air. Verlaine s'en va.

Albertine, *à Verlaine* :

Quoi ? Verlaine ? Tu t'en vas ?

Teddy :

La voix d'Albertine s'étouffe dans les coussinets de velours rouge.

Verlaine, *brandissant la brochure et s'énervant réellement* :

On se rappelle, poupée. ON FINIRA PAR Y ARRIVER. NOUS DEUX, C'EST COMPLIQUÉ.

Albertine :

TU NE VAS PAS ÊTRE AUSSI LÂCHE QUAND MÊME ?

Verlaine :

EXCUSEZ-MOI, MAIS QUI ÊTES-VOUS ? VOUS ETES COMEDIENNE ? PASSEZ DONC A LA PRODUCTION UN DE CES SOIRS...

Albertine :

NE REFAIS PLUS JAMAIS ÇA. CONNARD.

Teddy :

Verlaine franchit la porte du couloir sans accorder à Albertine un seul regard.

Albertine, à la metteuse en scène :

La scène se termine comme ça ?

La metteuse en scène :

Ben oui. Pourquoi ? Mais si tu veux, on essaye autre chose. Improvise !

Albertine :

Ok. Une dizaine de minutes plus tard, je suis seule dans les toilettes au fond de ce couloir. Je fume et les poumons me brûlent. *Au public.* Il m'a allumée, là ? Il m'allume, tout le monde l'a vu ? Ce mec est une putain d'allumeuse. Voilà ce qu'on dirait de lui si c'était une femme. Et si j'avais été un homme, je l'aurais probablement baisé de force dans ce couloir. *Au public.* Et j'aurai eu toute votre approbation silencieuse. Sans déconner. On n'entraîne pas quelqu'un dans un couloir comme ça.

Teddy :

Le sujet de cette pièce, c'est la chasse. Les hommes ne s'amuse pas s'il n'y a rien à céder, rien à voler. Je suis le premier à le déplorer.

Albertine :

Qu'est-ce que tu fais là ?

Teddy :

Je passais, comme ta costumière. Je mets en place les accessoires de Catherine, histoire de gagner un peu de temps pour tout à l'heure. Il-faut tout faire soi-même, c'est incroyable... Et toi ?

Albertine :

Je prends le frais, je supporte de moins en moins le jus d'orange dans la vodka. L'entracte est fini, j'y retourne. A tout à l'heure.

*Elle sort. Tout redevient très concret.*

Adèle, à Teddy :

Le sujet de la pièce, c'est le pouvoir. Alors à partir de maintenant, tu nous accompagnes, Albertine et moi, ok ? Tu la joues solidaire. Sinon à la fin de l'histoire, tu brûles avec le reste du bordel.

La metteuse en scène :

Noir.

#### Scène 4 IL EST URGENT D'INVENTER D'AUTRES MODÈLES

Teddy, lisant à nouveau des didascalies dans la brochure :

« A table, fin de soirée, ils ont beaucoup bu, ils sont fatigués, ils se confient enfin au lieu de s'affronter, il est si tard... ça pourrait être la suite de la discussion entamée lors du déjeuner s'ils avaient réussi à ne pas s'engueuler. »

Adèle :

A quoi tu sais qu'une fille est d'accord ?

Verlaine :

Les yeux. Une façon de se toucher les cheveux.

Adèle :

Une fille qui te dit non après être montée chez toi ?

Verlaine :

Une conne.

Adèle, provocante :

Si je te suce dans une voiture pour le plaisir, tu en dis quoi ?

Verlaine :

Je dis « enfin » ! Je dis « profite » ! Mais je ne t'épouserai pas.

Adèle :

Si j'ai quatorze ans et toi dix-neuf... pour la petite pipe dans la voiture, t'insistes comme un malade, moi j'ose pas te dire non... T'as une excuse ?

Verlaine :

Non, quatorze ans ? Sans déconner ? Je ne savais pas. Tu fais beaucoup plus que ton âge. A toi de prouver qu'il n'y pas eu consentement !

Adèle :

La loi est avec toi.

Adèle :

Je continue. Celui qui a le mieux réussi, à salaire égal ?

Verlaine :

Facile. Celui qui a la plus belle femme et la plus belle bagnole.

Albertine :

Au secours !

Adèle :

Mais quel bonheur d'être débarrassée de tout ça ! Je souhaite à toutes les femmes de devenir lesbienne, c'est bien plus réjouissant ! Voilà. On est le (*jour/mois/année*), on en est au (*chiffre<sup>ème</sup>*) féminicide. Ne me dites pas qu'il n'y a aucun lien entre nos petites enveloppes noires et toutes les conneries qu'on vient d'entendre. C'est tout, merci. Fin de l'interrogatoire.

Teddy :

Un ange passe.... L'ange, c'est moi ! *Rire*. Je profite de ce petit temps mort dans la discussion pour apporter au public quelques précisions sur mon parcours, qui reste atypique, mais qui présente l'intérêt d'offrir un nouveau modèle. J'ai rencontré Laurence dans une association. Laurence est hétérosexuelle. Elle voulait un papa pour son bébé. Elle aurait pu s'en passer.

Verlaine, à *la metteuse en scène* :

Je croyais que le sujet, c'était la sexualité ?

Adèle :

Chut, peut-être pas. *A la metteuse en scène*. C'est vrai que c'est assez confus, Gaëlle.

Verlaine :

Et moi j'en ai marre de ce texte et de ce rôle de macho, c'est pas moi ça ... Gaëlle, tu m'entends ? C'est un peu caricatural, je crois que toi et moi, on vaut mieux que ça... C'était amusant à jouer dans les premières scènes, mais là ça devient glauque, plus on avance, moins c'est crédible, je ne sais pas où vous êtes allées chercher tout ça... ça existe peut-être les mecs comme ça, mais c'est pas moi. Quelqu'un m'entend dans la salle ? Il y a quelqu'un à la régie, là-haut ? Elle est là ? Elle s'amuse bien *la metteuse en scène* ?

La metteuse en scène :

Oui, je suis là Verlaine. Et ça existe, je te le confirme. Je te signale que tout le passage qu'on vient de lire est issu d'une interview réelle, voilà, ça n'a rien à voir avec toi.

Verlaine :

Tant mieux, parce que moi, ça ne m'intéresse pas de dominer les autres, de dominer le monde. Tu t'es trompé de cible ! Moi je n'ai pas besoin de ceux qui humilient, de ceux qui violent, de ceux mangent le monde. Et ils n'ont pas besoin de moi. Je leur laisse leur monde, qu'ils s'étouffent avec ! Et si tout à coup j'avais le pouvoir, je n'en ferais pas ça. Il est nul ton personnage. J'en veux pas. Très peu pour moi. Ce rôle me pète les couilles. Je vais faire la vaisselle, ça me détendra.

*Verlaine débarrasse la table.*

La metteuse en scène :

C'est ça, va faire la vaisselle, ça nous changera. Et oui, il y a encore des blaireaux qui pensent encore que le consentement, c'est quand on se tortille une mèche de cheveux avec les doigts ! Qu'est-ce que je leur dis aux femmes qui sont venues déposer leur témoignage ? Que mon génial comédien, lui, il pense que ça n'existe pas ? Bonne vaisselle, Verlaine, je te jure, il faut de la patience avec les acteurs ! Moi je vais changer un pneu, ça me détendra.

*Un temps.*

Teddy :

J'accompagne Laurence à chaque échographie. J'aime bien. Je pose la main sur ce ventre que je n'ai jamais caressé. Le bébé se rapproche. Il vient jouer. Toc-toc. Je suis là. Et toi ? Toc-toc. Moi aussi. Toc-toc-toc ? Toc-toc-toc. Etc.

*Etienne les rejoint.*

Teddy :

Ah, Etienne ! T'étais où ? Qu'est-ce que tu fabriquais ?

Etienne :

J'étais pris en otage par le correspondant de la presse locale dans le foyer, je n'arrivais pas à m'en dépêtrer. Je t'ai entendu pour le bébé, bravo ! On pourra t'aider à t'en occuper, si tu veux, quand il sera né. Je ne suis pas père, mais je m'occupe des enfants des autres, je l'ai beaucoup fait.

Albertine :

Franchement, après t'avoir vu jouer la scène de la véranda, c'est compliqué de te confier un gosse les yeux fermés...

*Rire généralisé.*

Etienne :

T'es sérieuse, là ?

Verlaine :

C'est vrai que t'étais convaincant. Et puis t'as toujours eu un peu tendance à déborder de tes rôles, on te connaît dans le métier...

Etienne :

Pardon de m'être emparé d'un rôle dont personne ne voulait. J'ai aussi joué le rôle du camionneur dans la première scène, mais ça tout le monde l'a oublié !

Adèle :

Verlaine et Etienne se sont à nouveau engueulés. J'ai essayé de calmer le jeu en citant le proverbe africain qui dit qu'il faut un village pour élever un enfant. Verlaine était au bord des larmes, alors Teddy s'est approché et l'a pris dans ses bras pour le consoler. Il répétait tout bas :

Teddy :

Il faut lâcher...

Verlaine :

C'est épuisant, la virilité.

Adèle :

C'était très émouvant.

Verlaine :

C'est triste de dire au revoir un week-end sur deux dans un rétroviseur. Je voulais autre chose. Ma fille me manque. Moi je voulais lui offrir des tours de manège tous les soirs après l'école, lui acheter un petit pain au chocolat en sortant, qu'on se promène au bord du canal en bavardant... On essaie tous de se contenir dans un monde étriqué, au prix de se marcher



dessus, au prix de parler sans fin pour décider qui a raison. Je crois aux nouvelles étendues, n'en déplaise à la mise en scène.

Adèle :

Est-ce que tu lui apprendras à mettre la table, si c'est un garçon ?

Teddy :

C'est une fille. Elle s'appellera Pauline.

*Noir.*

## Scène 5

### **MON DIEU, PROTÉGEZ-NOUS DU MEURTRE, PROTÉGEZ-NOUS DE LA VENGEANCE ET NE NOUS SOUMETTEZ PAS À LA LÉGITIME TENTATION DE L'ÉMASCULATION**

*Albertine est seule sur scène, le théâtre à l'ancienne est derrière elle, on aperçoit la magnifique Buick Riviera.*

Albertine :

Après l'entracte, quand je suis retournée dans la salle, la tension était palpable. Et soudain, la nouvelle est tombée : on remettait le prix le plus prestigieux de l'année à un violeur. Un mec qui avait été jugé, qui avait lui-même reconnu sa culpabilité, qui aurait pu se crever les yeux en réalisant ce qu'il avait fait. Mais non. Il s'était dit : « oh, et puis merde ! Pour une petite sodomie de rien du tout, la gamine n'a jamais dit qu'elle n'avait pas aimé, de toute façon elle était défoncée ! ». Et il avait tout simplement continué, comme avant. La symbolique m'a tuée. Pourtant on avait déjà eu des réunions syndicales et des débats : le monde de la culture souhaitait s'aligner sur les autres milieux socio-professionnels et on en avait conclu que les violeurs ne pouvaient pas concourir pour le prix le plus prestigieux de l'année, même s'ils étaient en liberté. Alors d'un coup, j'ai suffoqué, j'avais un poids énorme sur la poitrine, je manquais d'air, comme si ce vieux théâtre avait-été brutalement envahi par une montagne de poussière. Je me suis levée, j'ai réussi à me frayer un chemin entre les genoux des spectateurs en m'appuyant sur les accoudoirs et sur les dossiers des fauteuils. J'ai atteint la sortie et j'ai respiré un grand bol d'air. J'étais très en colère. La Buick Riviera était toujours stationnée là. Elle avait l'air de dire : « Sois pas farouche, t'en as envie, ça va te détendre. Viens, on va faire un tour ensemble ». Dans le noir de la nuit, le sacré cœur s'était nimbé d'un nuage de sang, quelque chose avait déchiqueté le plancton du ciel. Le théâtre n'était plus qu'un contour sombre aux allures de décombres, ça m'a calmée. Je me suis approchée : juste à côté du contact, deux fils électriques se balançaient. Deux fils parfaitement égaux qui ne demandaient qu'à être rassemblés pour fonctionner ensemble et fournir un maximum d'électricité. La Buick Riviera souriait de toutes ses dents. Elle me disait : « il n'y a pas de règle, il n'y a pas de loi, il n'y a aucune morale, la vie explore tous les possibles, regarde autour de toi ! ». J'ai posé la main sur la portière. J'ai mis les deux fils en contact. Le moteur s'est mis en route instantanément. Alors j'ai appelé mon amoureux qui dormait déjà. Je lui ai dit que j'avais quelque chose d'important à faire. Il a dit : « d'accord ». Je lui ai demandé s'il pourrait amener Gustave à l'école le lendemain. Il a dit : « Pas de problème ». Puis il a demandé : « Albertine, t'as besoin d'aide ? ». J'ai répondu : « Ne t'inquiète pas. Je vais faire un tour, je rentre demain. ». Ensuite, j'ai composé le numéro de ma mère et j'ai écrit : « JE PARS, JE SUIS LÀ DANS DEUX HEURES. J'ARRIVE. ». Adèle a surgi de nulle part et est montée dans la voiture. Elle m'a dit :

Adèle :

On ne peut pas laisser Maman toute seule avec ce connard. Je t'accompagne.

*Noir.*

## Scène 6 LE PATRIARCAT EST EN FLAMMES

Etienne, *la brochure à la main* :

Gaëlle, attends, j'aimerais reprendre la fin de la scène 2 avant, si tu permets ? Adèle, ok ? C'est important. Je lis : « Après ce premier thé au jasmin sous ma véranda, un thé pâle et aérien, j'ai proposé de garder les petites filles si leur mère en avait besoin ». Excuse-moi Albertine, je continue, j'aime beaucoup ce personnage. Tu permets ?

Albertine :

Je t'en prie.

Adèle, *au public* :

Ok. Est-ce que tout le monde est d'accord pour entendre ça ? Si vous voulez sortir, c'est possible, c'est maintenant, vous avez trente secondes pour quitter la salle.

*Elle compte.*

Albertine :

Catherine n'est toujours pas arrivée, on peut continuer avec Verlaine dans le rôle de la mère, si ce n'est pas trop lui demander...

Adèle :

Mais pourquoi pas ? Verlaine ?

Verlaine, *à la metteuse en scène* :

Je le fais pour toi.

Adèle, *à Verlaine* :

Bois un coup, Verlaine, si tu veux, avant de commencer.

Verlaine :

Merci, ça va.

Etienne :

Merci Verlaine. *Il fait un signe à la régie, la musique reprend.* Je peux garder les petites filles si vous avez besoin d'un peu de temps libre. Pour faire vos courses par exemple, le mercredi après-midi ?

La mère, *jouée par Verlaine, de mauvaise grâce* :

Oui, pourquoi pas, c'est très gentil, c'est vrai que je suis débordée en ce moment.

Etienne :

N'hésitez pas.

La mère, *jouée par Verlaine très vite rattrapé par le rôle* :

Je vais y penser.

Etienne :

Elle ne soupçonne rien.

La mère :

C'est touchant. La solitude de ce vieil homme.

Etienne :

Je la flatte un peu, je la complimente sur ses tenues.

La mère :

Je crois qu'il a le béguin pour moi. C'est ridicule, il est si vieux. C'est dégoûtant. Ça lui passera.

Etienne :

Certainement. *Au public*. Le premier mercredi arrive bien plus vite que prévu, la mère les dépose vers 14h, elle reviendra pour le goûter. Elle est très parfumée et semble un peu nerveuse, un peu pressée. Pomponnée à l'excès pour quelqu'un qui va faire des courses dans un supermarché.

La mère :

Je reviens dans deux heures. Oh mon dieu, je suis en retard et mal coiffée... Vous êtes sages, les filles ? Vous ne faites pas tourner en bourrique un vieux monsieur ?

Etienne :

Ne vous inquiétez pas, j'ai l'habitude.

Teddy, *adossé à un mur, les observant* :

Tu ne ressembles pas tellement à quelqu'un qui serait pris par une pulsion incontrôlable.

Etienne :

Tu commences à comprendre ?

La mère :

Comprendre quoi ?

Teddy :

Rien, faites comme si je n'existais pas, je ne suis pas censé être là.

La mère :

Très bien. A tout à l'heure ! Amusez-vous bien ! *Au public.* Il est charmant. *Elle sort, Verlaine va s'asseoir à la table.*

Etienne :

Sillage poudré. Trop capiteux pour moi. Donc les petites filles sont là, je suis seul avec elles. Je leur propose immédiatement de regarder un dessin animé. Je les colle toutes les deux sur le canapé. Puis je monte à l'étage.

Teddy :

Qu'est-ce que tu vas faire ?

Etienne :

Prendre une douche. Ça me détend. Je regarde ma peau fripée sous le jet d'eau et je pense à l'élasticité d'un enfant.

Teddy :

Et les petites filles ?

Etienne :

Je ne leur dis rien. J'endors leur méfiance. Ça ne sert à rien de se presser. Je suis un esthète, tu sais. Et puis, ce qui compte, ce n'est pas là où tu vas, c'est le chemin, n'est-ce pas ?

Teddy :

T'es complètement ravagé.

Etienne :

Je ne crois pas. J'explore. Tout est dans la nature. Les chats jouent avec les lézards sans les manger et les laissent repartir avec la queue coupée, c'est comme ça.

Teddy :

Et ensuite ?

Etienne :

Ensuite, ça devient sympa. Je reste suffisamment longtemps dans la cabine de douche pour que les petites se demandent où je suis passé. La salle de bains est dans ma chambre et j'ai pris soin de laisser toutes les portes entrouvertes. C'est un cache-cache, elles ne le savent pas. Au bout d'un bon quart d'heure, ça prend. La cadette monte à l'étage, elle m'appelle.

Albertine :

Monsieur Feller ?

Etienne :

Je ne réponds pas. Je la laisse approcher. Je m'astique en écoutant ses pas. Un, deux, trois, ça va devenir intéressant. Un, deux, trois, la porte grince. Un, deux, trois j'entends mon nom :

Albertine :

Monsieur Feller ?

Etienne :

Sa voix est blanche. Un, deux, trois, mon sexe est dur et turgescent.

Albertine :

Monsieur Feller ?

Albertine :

Ce bruit à l'étage, qu'est-ce que c'est ? Est-ce que j'ai le droit de monter ? Je ne sais pas. Il y a de la moquette dans l'escalier. Tout est feutré. Monsieur Feller ? De l'eau qui coule. La porte est entrouverte. Ça sent une drôle d'odeur. Monsieur Feller, vous êtes là ?

Etienne :

Je sors de la cabine de douche, elle m'aperçoit. Il y a la vapeur, la distance, mais elle me voit. « J'arrive, qu'est-ce que tu fais là ? » Je porte la voix comme si j'étais fâché. « Je vous ai dit de rester bien tranquilles devant la télé ! ». Elle détaile. Je sais qu'elle se taira.

Teddy :

Pourquoi ? Je veux dire : pourquoi tu fais ça ?

Etienne :

Je ne sais pas. La question est intéressante. C'est un problème de goût, de raffinement. Et puis hors de question pour moi de déflorer quoi que ce soit, je ne suis pas un violeur, attention, j'y vais avec délicatesse, je ne dérape pas. Bref. Le second mercredi, je vais un peu plus loin. Je les installe à nouveau dans le canapé, devant le dessin animé. Je les laisse rentrer dans l'histoire, je les laisse se détendre. Je m'assois à côté de la plus jeune. L'aînée a les seins formés, je le vois sous son corsage, ça me dégoûte un peu, elle est trop grande. C'est comme un fruit qu'on cueille : trop tôt, c'est vert et immangeable, trop tard, c'est flasque, ça sent la mort. La petite se tend quand je m'installe à côté d'elle, je le remarque, ça ne m'arrête pas, c'est excitant. Elle se redresse et elle s'écarte.

Adèle :

Ça me revient, le canapé est étroit et nous sommes alignées, Albertine est à gauche, son corps est une barrière entre lui et moi.

Etienne :

Ma main attend sagement. Je glisse un peu, comme le font les jeunes gens au cinéma. Je pose un doigt contre sa petite main à elle.

Teddy :

Le geste est très difficile à interpréter, c'est ça ?

Etienne :

La mécanique est bien huilée : c'est la logique du « si tu ne dis rien aujourd'hui, tu ne diras rien non plus le mercredi suivant ». Mercredi après mercredi, ma main se rapproche. Ma main tient la sienne plus fermement de semaine en semaine et s'aventure vers ma cuisse à moi, glisse de la cuisse à la braguette, généreusement ouverte, remonte tout doucement sans prononcer une seule parole.

Adèle :

Je sors avant la fin de l'histoire pour faire de la balançoire ; les dessins animés, j'ai passé l'âge.

Etienne :

C'est merveilleux. Je sens le souffle de la petite, plus court, plus difficile. Cette émotion me procure une joie indicible. J'éjacule.

*La musique cesse.*

Teddy :

C'est dégueulasse.

Etienne :

Tu exagères. Elle s'en remettra, tu verras.

Albertine, *en chuchotant* :

C'est si étrange cet intérêt pour moi je me trompe sans doute sur ses intentions le mal se cache partout dans les replis de l'âme comme une saleté je pense si souvent aux baisers je regarde mes seins pousser plus lentement que les bourgeons des arbres je commence à comprendre les soupirs qui viennent des chambres les grincements de lit et je sais que ma sœur par je ne sais quel miracle ne voit rien et n'entend pas je n'ai rien dit quand je l'ai vu sous la douche je n'ai rien dit quand il a mis sa main sur moi j'ai honte j'ai peur je ne veux pas qu'il s'approche de ma sœur que faire je suis devant la télévision j'essaie de me dégager j'ai de mauvaises pensées je suis coupable il me retient mon poignet est bloqué je vais le dire à ma mère elle va rentrer je ne dois rien lui cacher sa braguette est ouverte oh mon dieu comme la dernière fois je suis crispée il va quelque part vers un endroit que je ne connais pas il y a des plis de l'humidité c'est poisseux et ça colle ça me dégoûte mes joues sont rouges carbonisées je suis folle je suis un mètre au-dessus du canapé mon esprit observe mon corps prisonnier de la scène en noir et blanc le monde a perdu ses couleurs moi je ne suis plus là puis il se lève brusquement ma mère ouvre la porte il se dégage c'est fini je suis libre elle est là oui tout s'est bien passé nous avons été sages à mercredi prochain ma main est sale je sens la naphthaline c'est si ignoble d'avoir inspiré ça je suis terriblement coupable ma gorge est si serrée je ne peux pas parler je peux tout juste murmurer que je voudrais vraiment ne pas y retourner.

Etienne :

Le mercredi suivant la mère me les ramène, c'est formidable. *A Albertine.* Albertine, j'ai l'impression que tu n'aimes pas ça ?



Adèle :

Comment ? Qu'est-ce que tu as dit ? Tu ne peux pas avoir dit ça ?

Teddy :

Albertine, tu ne m'avais pas raconté ça ? Il ne peut pas avoir dit ça, si ?

Etienne :

Tu exagères... je ne peux pas avoir dit ça ?

Albertine :

Si, il a dit ça. Vous ne pouvez pas vous taire et me dire simplement : « je te crois » ? A partir de maintenant, j'aurai toujours cette impression bizarre que la coupable, c'est moi. Que mon corps et moi, on n'est pas tout à fait la même personne.

Teddy, *au public* :

Elle se trompe. Le corps et l'esprit sont indissociables.

*Silence. Une gêne. Etienne griffonne quelques mots sur un papier qu'il glisse à son tour dans l'urne dans une petite enveloppe noire.*

Verlaine :

Bien sûr, tout ça, c'est gênant. Et c'est vrai que récompenser un violeur, symboliquement, ça revient à dire à toute la société : « les filles, vous nous cassez les couilles avec vos jérémiades. Fermez vos gueules ». Et pour toutes celles et tous ceux qui ont mis leur petite enveloppe là, c'est vrai que ce n'est pas génial. Mais enfin, les hommes ne sont pas tous d'accord avec ça, heureusement ! Tout ça c'est le vieux monde, il s'écroule, il est en cendres. *Silence gêné.* Ensuite, est-ce que les gens sont vraiment venus au théâtre ce soir pour voir ça ?

Teddy :

La violence, c'est au théâtre qu'on s'y colle.

Albertine :

Peut-être pour éviter que ça déborde ?

Verlaine :

Franchement... Les gens sont là pour se détendre. Vous êtes là pour vous détendre, non ? On a tous des problèmes, c'est indécent, ce déballage...

Adèle, *au public* :

Ça va, on vous trifouille, on vous secoue et on vous écartèle mais on ne torture personne !  
Ce qu'on cherche, c'est de la pensée, ça va.

Verlaine :

Tu les emmerdes. Tu ne sais pas à qui tu parles. Ce que les gens ont vécu. Je n'aimerais pas être à votre place.-Et où on va là, avec ce titre à la noix ?

Teddy, *au téléphone pendant que les autres continuent à discuter* :

Catherine ? Comment vas-tu ? Tu en es où ? Nous, on avance. Oui, oui, je sais, trop cérébral.  
Ça va se patiner, t'inquiète pas... Est-ce qu'on est là pour servir un combat, légitime ou pas ?  
Franchement, je ne sais pas. Et sinon, cette batterie ? Tu te laisses importuner par le  
garagiste et c'est très agréable ? Je vois... Ah, toi aussi tu nous manques, Catherine ! Allez,  
fais vite, à tout à l'heure. *Il raccroche*. Elle arrive.

Adèle :

Ok, allez, c'est maintenant, c'est enclenché, on va retrouver maman chez son frère, *Donnez-moi un coupable au hasard*, on y va !

*Vidéo et musique, un voyage.... Teddy est là, scintillant à l'arrière de la voiture. Albertine et Adèle ne s'aperçoivent pas de sa présence.*

Adèle :

Je suis montée dans la voiture et j'ai dit à Albertine : « Je t'accompagne ». C'est pendant les voyages que tout se dit. Quand on retourne aux origines, dans la banlieue pourrie dont on était parti. Pendant les trajets en voiture, le corps collé au siège, emprisonné par une ceinture. On se parle et soudain, on comprend quelque chose que jusqu'ici, on n'avait pas compris. Et c'est ce qui peut nous arriver de mieux : comprendre un truc qu'on avait pas saisi. Dans la vraie vie, vous seriez déjà passés à autre chose : pas le temps, pas envie, ras-le-bol de ces histoires, besoin de vous lever pour grignoter un truc. Mais pas ce soir. Impossible de fuir. Le corps est une *situation*. Vous avez encore une scène pour le comprendre.

Teddy :

Elles n'ont pas remarqué ma présence dans la voiture. J'ai été d'une discrétion remarquable. C'est pendant le voyage qu'Adèle a brusquement dit :

Adèle :

C'est mon histoire aussi, putain. J'étais là. J'étais une petite fille aussi, moi. On n'aurait jamais dû se taire. Ecoute, Albertine, si tu veux porter plainte, tu peux compter sur moi. Il est

certainement mort, mais on s'en fout. On le fait pour le principe. Pour faire monter les chiffres. Pour que les gens comprennent.

Teddy :

J'ai retenu mon souffle à l'arrière de la voiture. Albertine a marqué un temps.

Albertine, à Adèle, souriante :

C'est trop tard.

Adèle :

Pourquoi ? Parce qu'il est mort ?

Albertine :

Non. Parce que j'ai peur. Ça ne passera pas.

Teddy :

Elles se sont tues. Les champs de céréales infectés de pesticides avaient un air de vie qui s'empoisonne. Quand l'orage a éclaté, les tiges de blés se sont anéanties sous l'intensité de la pluie battante. Elles se sont arrêtées dans une station essence. Le temps de faire le plein, de sécher leurs cheveux trempés en une fraction de seconde et de prendre un café. Infect, évidemment. Elles ont jeté un coup d'œil sur leurs smartphones. Ça s'étripait sur les réseaux sociaux, ça se traitait de tous les noms. Elles se sont regardées. Elles ont éteint leur téléphone. La suite exigeait de la concentration.

Albertine :

Attends-moi, j'arrive, j'achète un bouquin.

Adèle :

Maintenant ?

Albertine, brandissant un livre de Virginia Woolf :

C'est incroyable de trouver ça dans ce genre d'endroit.

Teddy :

L'orage a cessé brusquement quand elles sont remontées dans la voiture. Adèle a pris le volant. Tout au long du trajet, Albertine a lu à voix haute des pages entières d'*Un lieu à soi*. Adèle éclatait de rire et ralentissait sans s'en apercevoir. Albertine la sommait d'accélérer, mais plus elle lisait, plus Adèle ralentissait et ça recommençait. J'ai adoré les voir rire à gorge

déployée, sans retenue, sans pudeur, sans rien pour les brider. Au petit matin, elles sont arrivées devant la grille blanche. Elles sont descendues de la voiture.

Adèle :

Tu reconnais la maison ?

Albertine :

Oui. C'est la voiture de Maman garée à gauche dans le jardin.

Adèle :

Tu la préviens ? Demande-lui qu'elle nous ouvre la grille.

Teddy :

Passons cette scène et retrouvons les trois femmes devant l'entrée de cette maison aux couleurs fades. *La musique baisse progressivement*. La mère sera jouée par Etienne qui accepte de reprendre le rôle. *A Verlaine*. Catherine s'est fait virer par la metteuse en scène. On a passé une étape là, ça ne rigole pas.

*Etienne apparaît dans le costume de la mère. C'est une révélation, il est sublime.*

La mère, *jouée par Etienne* :

Ce rôle est une révélation, je suis sublime ! On oublie le vilain pédophile, la mère c'est moi, vous êtes mes filles. *Lisant les didascalies*. « Embrassades, c'est chaud et réconfortant. » Entrez, je vous en prie. Il faut mettre les patins pour traverser le couloir. C'est pour désinfecter. Vous voulez un café ? Un thé ? J'ai du pain, je peux vous faire un petit déjeuner avec des tartines.

Albertine :

Merci Maman. Je veux bien.

Adèle :

Oui moi aussi, merci. J'ai faim.

Teddy :

Elles passent à la cuisine, leur pièce préférée, comme en atteste l'histoire jamais racontée des femmes dans la plupart des sociétés, occidentales ou pas.

La mère :

Vous avez fait bonne route ?

Albertine :

On n'a croisé personne, ça roulait bien.

Adèle :

Et toi ? Comment ça s'est passé hier soir ? Tu as dormi ici ?

La mère :

Oui. Il a été insupportable. Il est couché. Il dort maintenant. Il est très faible. Je ne pensais pas que ça se passerait comme ça. C'est bizarre une fin de vie, les filles. Il est toujours bel homme, c'est incroyable. Il est grand, mince, il a beaucoup de style. *Un temps*. Son ancienne femme de ménage est venue hier soir. Je lui ai offert un thé. Dès la première gorgée, elle est tombée en larmes. Il semblerait qu'un jour, il ait abusé de sa fille qui regardait un dessin animé dans le salon feutré tandis qu'à genoux sur ses patins, elle javellisait le grand couloir. *La mère, absente d'elle-même*. La femme de ménage, ça ne compte pas.

*L'ambiance bascule, et tout devient étrange.*

Adèle :

Quoi ?

Albertine :

C'est affreux. Ça recommence. Adèle. Partout. Tout le temps. Et personne ne dit rien. Adèle, je vais devenir folle.

La mère, *habitée par une vision* :

Alors je me suis souvenue ... J'ai revu des images que j'avais oubliées. A l'époque c'était comme ça... Je me suis trompée, les filles, il ne faut pas se taire, il faut parler. C'est le silence qui nous écrabouille. Il n'aurait jamais dû recommencer.

Adèle, *de plus en plus effrayée* :

Quelles images ? Oublié quoi ?

Teddy :

Il s'est mis à neiger dans la cuisine.

Verlaine, à la metteuse en scène :

Quoi ? C'est quoi ce bordel ? Pourquoi tu fais neiger dans la cuisine ?

La mère :

J'ai enfilé un manteau de fourrure, à cette époque on en portait encore. J'avais très froid, un sentiment de glace dans la poitrine.

Teddy :

Et Albertine s'est soudain aperçue de ma présence.

Albertine :

Teddy ? Mais qu'est-ce que tu fais là ?

Adèle :

A qui tu parles ?

Teddy :

Apparemment elle était la seule à pouvoir me voir. *A Albertine.* Je suis ton ami, je suis toujours là quand tu as besoin de moi.

La mère :

Albertine, ça ne va pas ?

Albertine :

Si, pardon. Si, si ça va. Vous ne voyez rien ? Là ?

Adèle :

De quoi tu parles ?

La mère :

C'est incroyable, toute cette neige dans la cuisine. Je suis transie de froid.

Teddy :

J'ai fait signe à Albertine de me suivre au bout du couloir. C'est moi qui ai pris le couteau dans le tiroir. Il neigeait de plus en plus fort.

Albertine :

Je vais le voir. Attendez-moi.

Adèle :

Albertine, tu vas faire une bêtise, je le sens, ça se voit. Qu'est-ce qui s'est passé, Maman ? Oublié quoi ?

La mère :

Il est tout ce qui reste de ma famille. Il est mon frère adoré, mes plus jolis souvenirs d'enfance. Mes genoux écorchés, mes parties de cache-cache dans les champs de blé.

Albertine :

C'est si tentant, Maman. C'est si facile. Il y a tellement de couteaux dans les cuisines.

La mère :

Que vas-tu faire ? Il est mourant.

*Adèle, en larmes, à tous, y compris la metteuse en scène :*

Et moi je ne comprends rien, expliquez-moi ! Et que s'est-il passé avec Maman ? Oublié quoi ? Maman, je suis l'aînée, je suis censée SAVOIR, je suis censée vous mettre en garde ! La mise en scène ? Gaëlle, putain ! Pourquoi personne ne me dit rien ?

Teddy :

Je l'ai accompagnée au bout du couloir, en lui murmurant tout bas que le geste auquel elle pensait serait irréversible, qu'il y avait des lois pour punir ça, que le pardon était plus fort que la vengeance.

Albertine :

J'ai répondu que je voulais percer son âme comme un steak sanguinolent.

Teddy :

Réfléchis bien, Albertine. Si les artistes ne défendent plus l'humanité des monstres, alors qui le fera ?

Albertine :

Teddy, si je le tue, le monstre c'est moi.

Teddy :

Elle était très belle quand elle a dit ça. Les plus beaux coups de théâtres se jouent dans les cuisines autour d'une table en formica. J'ai dit : « OK. Je la joue solidaire. Je t'accompagne ». *Au public.* Elle est entrée dans la chambre du vieil homme qui a dit « te voilà ». Elle s'est penchée sur lui. Ils ont chuchoté un long moment, je crois qu'il jurait ses grands dieux qu'il était innocent. Puis il s'est débattu et soudain a jailli le sang.

Albertine :

Je lui ai crevé les deux yeux, tout simplement.

Teddy :

Le sang vermillon s'est répandu sur la neige blanche, comme dans les contes pour enfants.

Albertine :

Et tiens-toi bien Teddy : ce n'est qu'un début. Parce que ça m'a fait un bien fou. Vraiment.

*Adèle, soudain déterminée :*

Alors on continue. On fait comme ça. Attends, je valide auprès de la mise en scène. *A la metteuse en scène.* On a franchi toutes les étapes, on est prêt là ? Tu confirmes ?

La metteuse en scène :

Ah oui, oui, je te le confirme. Et moi aussi ça m'a fait du bien de voir ça, c'est incroyable. On est prêts maintenant, on y va !

*Adèle, à la régie :*

Lumière ! Lumière dans la salle !



## Scène 7 DONNEZ-MOI UN COUPABLE AU HASARD !

*Tandis qu'Adèle donne par gestes des directives à l'équipe technique pour une nouvelle mise en place, une énorme inscription apparaît au fond, en lettres de feu :*

### LES CHIFFRES SONT DES PERSONNES

*Albertine, au micro :*

Chers spectateurs, chères spectatrices, je vous remercie d'être venus ce soir, car vous allez participer à une expérience un peu spéciale. Le corps est une situation, vous vous souvenez ? Vous nous avez confié pendant deux heures votre liberté de mouvement et de parole. Le consentement, c'est bien quand deux personnes sont d'accord, c'est ça ? On était bien d'accord, vous et moi ? Vous étiez bien d'accord pour entrer dans cette salle ? Vous vous taisez. Et par votre silence, vous consentez. On est si proches dans cette salle, c'est formidable.

*Verlaine, Teddy et Etienne installent une grande bâche sur le plateau.*

*Adèle, au micro :*

Si vous avez suivi Albertine, c'est parce qu'elle vous a plu. Vous avez suivi ma sœur comme on suit une professionnelle dans un couloir. Vous vous êtes enfermés dans cette salle avec elle. Vous nous avez remis votre libre arbitre, alors maintenant il est trop tard. Ici, c'est mon endroit. Le théâtre est le lieu où je suis chez moi. Verlaine, Teddy, vous voulez bien verrouiller les sorties ? Personne ne sortira d'ici pendant le grand cérémonial.

*On entend un bruit de serrure qu'on tourne à clé au fond de la salle. Adèle s'empare d'un mégaphone.*

C'est moi qui occupe l'espace sonore, cher spectateur. « Ça recommence. Partout. Tout le temps. Et personne ne dit rien. » Tu commences à saisir ? Il faut purger la société, j'ai besoin d'un coupable. On va commencer par compter, c'est rigolo, tu vas voir. Tu aimes les chiffres, chère spectatrice ? Je les adore. Qu'est-ce que tu préfères ? Les classer ? Les comparer ? Les soustraire ? Les multiplier ? Qu'est-ce qui te plaît le plus ? Moi, ce que je préfère c'est jouer À LEUR DONNER UN CORPS. Tu l'as déjà fait ? C'est ta première fois ? Tu vas voir, c'est génial. Laisse-toi aller. On va reprendre les chiffres du début du spectacle. Un à un. Tu vas voir, c'est rigolo, on l'a fait hier, on s'est bien amusés.

*Etienne, toujours dans le costume de la mère :*

C'est vrai, on a bien rigolé.

*Verlaine :*

Faites gaffe quand même, vous avez failli tuer le technicien hier...

Adèle :

Teddy, commence s'il te plaît.

Teddy, *grimpant sur un échafaudage* :

« 160 000 enfants victimes de viol ou tentative de viol. 3 enfants par classe. 6 millions de personnes incestées en France ». On dit que seules 7 à 10% des pédophiles sont des femmes.

Adèle :

Donc on va se concentrer sur les hommes, vous êtes d'accord, chers spectateurs ?

Albertine, *à Adèle* :

Il faut commencer par jouer la version facile du jeu, parce que c'est leur première fois.

Adèle :

Ici, la jauge du théâtre est de 400 personnes. On est complets, ou presque. On va considérer que la salle est remplie d'hommes et de femmes à 50/50. Ça fait 200 hommes. 1% des hommes sont attirés par les enfants. Vous êtes donc deux pédophiles dans cette salle. Vous voulez bien vous lever ? Non, je plaisante. Donc deux hommes dans cette salle : ça fait deux corps. Ça va, jusqu'ici tout le monde comprend ? Deux corps d'hommes.

Teddy :

20% de la population a subi quelque chose. Des attouchements. Un viol. Vous êtes donc 80 victimes dans cette salle. Vous êtes 80 victimes de ces deux hommes.

Adèle :

Un. Deux. Trois. Quatre. Cinq. Six. Sept. Huit. Neuf. Dix. Vingt. Trente. Quarante. Quatre-Vingt.

Teddy :

4 victimes sur 10 tentent de se suicider. Vous êtes donc 32 dans cette salle. A avoir fait une tentative. A cause de ça. Parce que ça vous a rendu fragile. Et si vous ne l'avez pas encore fait, vous y avez pensé.

Albertine :

On s'occupera de cet aspect plus tard, c'est trop tôt si vous n'avez jamais joué.

*Albertine amène sur le plateau divers instruments de torture et la boîte de magie qu'on appelle « la femme coupée en deux ».*

Teddy :

56% des victimes déclarent n'avoir rien dit au moment des faits.

Adèle :

Ça m'intéresse. Parce que depuis le début je suis frappée par votre silence. Vous vous taisez, c'est incroyable ! Vous êtes 44 à vous taire dans cette salle.

Teddy :

Vous êtes 36 à avoir osé en parler. Malheureusement dans la plupart des cas, vous avez été ensuite rejeté par votre famille.

Adèle :

Ben oui, c'est pas gentil de gâcher l'anniversaire de Papa après tout ce qu'il a fait pour toi.

Teddy :

70% des parents à qui vous avez parlé ont attendu d'avoir des preuves pour prévenir les autorités.

*Albertine, tout en présentant la boîte de la femme coupée en deux :*

Ça fait 50 parents qui ont fermé leur gueule assis sur ces fauteuils.

*Etienne, toujours dans le costume de la mère :*

« Chéri, la petite dit que ton père la tripote quand on la laisse chez eux le week-end, qu'est-ce qu'on fait ? On va chez les flics, on l'emmène chez le psy ou on voit ça plus tard et on va au théâtre ? »

Teddy :

84% des victimes sont obligées de fréquenter leur agresseur. L'agresseur est un ami de la famille, un membre de la famille. L'agresseur est donc probablement assis à côté de sa victime.

Etienne :

« Oui, tu as raison, moi aussi je suis crevé, allons au théâtre d'abord. On n'a qu'à confier la petite à ton père ? Il a proposé de la prendre ce week-end. Il est sympa quand même. »

*Une sorte de transe commence, ils avalent une feuille hallucinogène qui ressemble à une feuille de salade. Chacun se pare des ornements primitifs qui correspondent à sa fureur, le plateau se transforme et se peuple de présences animales sacrées qui viennent d'ailleurs. On sent qu'on avance dans la préparation d'un sacrifice.*

Adèle :

Musique. Les deux hommes qui m'intéressent se trouvent donc assis à côté de leurs 80 victimes. LES CHIFFRES. LES CHIFFRES SONT DES PERSONNES. Tremblez, imbéciles, devant ma colère. J'AI ÉTÉ JUSQU'ICI EXTRÊMEMENT PATIENTE. Vous ne bénéficierez plus d'aucun silence. Le théâtre est un gueuloir. Et vous allez m'entendre. Je suis la petite fille obéissante qui a rangé sa chambre, mis le couvert, celle qui est arrivée à l'heure à l'école. J'ai grandi. Je suis le sexe, la vieillesse je suis le sang des règles, je suis la femme sans enfant et sans homme, je suis la sorcière et je suis terriblement puissante. Allez, je suis bonne fille, je n'en prends qu'un sur les deux ! UN coupable ! Donnez-moi UN coupable au hasard ! Donnez-moi un coupable pour mon grand cérémonial !

Teddy, désignant un homme au hasard dans la salle :

Il est là !

Verlaine, il fait signe à la musique de s'arrêter :

Attendez, vous êtes fous ? Teddy, qu'est-ce qui te prend ? On ne va pas prendre un spectateur, c'est horrible ?

Albertine :

C'est vrai que là, vous dépassez les bornes. Teddy, ça va pas bien ?

Teddy :

C'est Adèle, elle m'a dit tout à l'heure de prendre quelqu'un au hasard dans la salle.

Albertine, très douce pour commencer :

Adèle, c'est une chose de crever les yeux d'un personnage, c'en est une autre de torturer un spectateur au hasard. On ne sait pas si c'est un violeur ou pas. Monsieur, est-ce que vous êtes coupable ? Bah non, tu vois, il fait non avec la tête, comme ça, tu peux le croire, il est coupable de rien. Il nie, c'est normal. *Elle se prend au jeu et s'emballe petit à petit.* Bah oui, coupable, de quoi ? Une sodomie, c'est pas un viol, si ? C'était ta femme, c'est pas un viol ? Pour la petite fellation, tu savais pas, connard ? Pour la gamine, c'était pas avec le sexe, c'était ton doigt ? ...Connard ! Tu trouvais pas bizarre qu'elle soit tétanisée ? *Albertine se met à hurler, prête à bondir sur le spectateur.* Exactement comme toi maintenant, pendant que je te parle et que tu n'as pas le choix ? *Ses camarades la retiennent.* C'est drôle, j'ai l'impression que « t'aimes pas ça » ? Quand tu fermes ta gueule, là, tu consens ou tu

consens pas ? C'est de la zone grise, on sait pas trop si ça te plaît ou pas ? Je vais le défoncer, dis quelque chose putain ! Connard, connard connard !

La metteuse en scène :

Arrête. Albertine, je t'en supplie calme-toi. On arrivera à rien comme ça. Monsieur, excusez-nous. Excusez-la. On ne va pas faire ça. Où est le technicien avec qui on a répété hier ?

Etienne :

Il est hospitalisé pour une fracture légère. Le pronostic vital n'est pas engagé.

La metteuse en scène :

Je vois.

Adèle, *en tapant du pied* :

Bon on prend qui, putain ?

La metteuse en scène :

C'est compliqué. Attends. Ok. Je sais. Prenez Verlaine.

Verlaine :

Quoi ? Mais pourquoi moi ?

Albertine :

Verlaine ? J'adore, excellent choix !

Verlaine :

Pourquoi pas Etienne ? C'est lui qui joue le rôle du pédophile, et brillamment, je vous le rappelle !

Etienne :

Va te faire foutre, je suis féministe, moi ! Je vais te faire bouffer les enveloppes de cette urne, une par une ! Tu vas payer pour ta connerie, connard !

Verlaine :

Teddy, tu ne vas pas faire ça ?

*Teddy et Etienne l'empoignent, on ne sait plus si on joue ou pas. On lui met la perruque d'Etienne.*

Teddy :

Ta gueule ! On a besoin de faire un exemple. C'est symbolique.-Pas de bol, c'est tombé sur toi. Tu l'as un peu cherché quand même... Et puis finalement moi ça m'excite de te mettre dans cette position-là...

Adèle :

Musique ! Face aux défaillances des institutions, face au silence complice, face à l'injustice, je vous propose, chers spectateurs, chère spectatrices, une expérience nouvelle ! Le sacrifice scissionnel d'un bouc émissaire pris au hasard !

Verlaine, *au public* :

Tout va bien, ok ? Je suis comédien. C'est un travail, je suis payé pour ça. Et puis je ne fais pas que ça, je joue dans d'autres spectacles, des trucs très bien.

*Verlaine est placé dans la boîte de la femme coupée en deux.*

Albertine, *en présentant la scie qui va découper la boîte* :

On ne fait pas une œuvre d'art avec de la guimauve et des bons sentiments, c'est toi qui as dit ça, au début du spectacle, non ?

Etienne :

« Si les artistes ne donnent plus la parole aux montres, qui le fera ? ... « L'art, c'est les chiottes de l'âme ! » : c'est toi qui as dit ça ! C'est toi ! Je ne l'invente pas !

Adèle :

L'art est un exutoire, un défouloir !

Albertine :

C'est de la dopamine !

Adèle :

C'est un shoot qu'on prend ensemble pour découvrir des mondes nouveaux, des couleurs vives.

Verlaine :

Je consens. Je consens, c'est clair ? C'est juste une expérience. C'est un rituel. Après tout, pourquoi pas ? On explore, on cherche ensemble... je le fais pour toi Gaëlle !

Adèle :

Je suis venue libérer mes sœurs de l'absurde domination masculine !

Albertine :

Nous venons libérer nos frères de l'agressivité de la norme.

Teddy :

Nous venons vous libérer du genre et de tout ce qui est étroit !

*Teddy manipule face au public des grands couteaux.*

Etienne, *au public* :

C'est le thème de la fureur. Un thème qu'on adore au théâtre depuis l'antiquité. La fureur. L'hybris. C'est la démesure...

Albertine :

L'excès de pouvoir.

Teddy :

Dans la tragédie grecque, c'est puni par les dieux d'ailleurs.

Adèle :

Je suis venue vous libérer de la honte.

Albertine, *en pointant le public* :

Vous, vous qui n'osez rien dire et qui vous taisez dans le noir !

Adèle :

Je parle pour vous, hommes et femmes qui sont, ou ont été, ou serez un jour, écrabouillés par la violence du système.

*Etienne, Teddy et Albertine enfoncent une dizaine de poignards dans la boîte dans l'hilarité générale.*

Verlaine :

Ça va un peu loin là, non ? Je pense que le public a compris. Vous avez compris, non ? Non ? Le public va se braquer. Les hommes vont se froisser. Ça se froisse, un homme.

Etienne :

Moi j'aime bien ce rituel sanglant, sexuel... et plein d'humour finalement !

Adèle :

Je suis la résistance j'y mets ma sueur mon sang mes larmes

Albertine :

J'y mets tout ce que le corps exsude.

Etienne :

Tout ce qui est vivant et tout ce qui est sale.

Teddy :

Je ne sais pas qui vous êtes pour vouloir annuler les femmes mais je sais qui nous sommes et c'est pourquoi vous avez peur, ainsi se réalise le grand cérémonial !

*Avec un enthousiasme quasiment enfantin, Etienne et Teddy se mettent à découper la boîte en deux avec une scie sous les directives d'Albertine. Verlaine proteste, on ne sait plus s'il joue ou pas.*

Verlaine :

Mais vous êtes fous, arrêtez, ça déborde ! *La musique s'arrête.* Vous m'avez déjà vu avoir un geste déplacé ? Ben non, rien, voilà. Quelqu'un a quelque chose à dire ? Non, voilà, rien ! *A la metteuse en scène.* Pourquoi moi ? Pourquoi tu laisses faire ça ? C'est à cause de ce que je t'ai dit hier soir, c'est ça ? Mais je l'aime pas vraiment cette fille, j'étais bourré hier soir, j'ai dit n'importe quoi... Cette fille c'est rien pour moi. Pour moi, la vraie vie c'est le théâtre, c'est avec toi, et tu le sais ça ! Je ne mérite pas ça... Tu confonds tout, là... Tu es jalouse, c'est ça ? Mais moi, je ne voulais pas que ça se passe comme ça. Fais gaffe, tu te comportes comme un homme. C'est toi, le mâle alpha ! Pourquoi tu me piétines comme ça ? Tu crois que c'est ça que je voulais avec toi ? Tu crois que j'aime ça ?

*Le sang gicle partout sur le plateau, ça dérape totalement, tout le monde patauge joyeusement. Verlaine hurle, de douleur ou de terreur, c'est difficile à dire, on le bâillonne.*



Adèle :

REVEILLEZ-VOUS JE CRACHE DES FLAMMES JE CRACHE LA VÉRITÉ QUI SOUDAIN SE DÉVOILE  
LE THÉÂTRE EST LE LIEU DE LA COLÈRE DEPUIS LA NUIT DES TEMPS C'EST LE LIEU DE LA  
VENGEANCE LE LIEU DU MEURTRE ET DU SANG ALBERTINE PARLE IL FAUT PARLER C'EST TON  
TOUR C'EST A TOI

*Albertine, debout sur la boîte de la femme coupée en deux :*

La nature se rebelle, c'est une tempête, c'est un cyclone. Et même Dieu tremble car après tout, il n'est qu'un homme. J'ai la vie, j'ai la puissance, j'ai la parole, la sauvagerie, le souffle, les mots épouvantables. Au nom de mes sœurs violées sur les champs de bataille, au nom de mes frères humiliés, au nom de la terre saccagée, des enfants sacrifiés, au nom des forêts en flamme, au nom de l'amour, de la jouissance, de la liberté, au nom de la beauté, je vais vous montrer ce que c'est le désir vous ne pourrez plus confondre

*Tout s'écroule et prend feu sur le plateau.*

Allez, viens avec moi, n'aies pas peur fais-moi confiance on va le faire ensemble je veux un homme qui m'accompagne je veux un homme qui me libère je veux un homme qui soit un partenaire un ami un amant un égal et un frère je veux un homme qui dise putain qui t'a violée qui t'a fait mal je veux pouvoir danser écouter des concerts boire de l'alcool quelle que soit l'heure quel que soit le jour de la semaine je veux un homme qui considère qu'on peut baiser ensemble si on en a envie qu'il n'en est pas grand que je n'en suis pas salie je veux un homme tendre et fragile je ne veux pas dépendre de ses caprices de son salaire je veux un homme qui me laisse libre de partir si nous ne sommes plus heureux ensemble sans me frapper sans me violer sans me détruire si tu es un homme tu vas m'aider tu seras libre aussi tu vas voir on va faire ça ensemble t'as tout à y gagner je veux un homme qui a besoin de mon désir pour désirer qui a besoin de mon désir d'adulte de mon désir de femme vous êtes 40 victimes invisibles dans cette salle et j'entends vos sanglots d'enfants blessés qui n'arrivent plus à s'endormir je me fous que vous trompiez ou non vos partenaires je me fous de la morale c'est maintenant c'est le moment ça se fait dans l'instant c'est un instinct c'est un feeling c'est une odeur c'est chaud c'est indescriptible ça vient ça monte c'est là viens on va changer d'histoire ensemble et tu vas voir on va monter d'un cran dans une sphère que tu ne soupçonnes pas fais-moi confiance prends appui sur moi et hisse-toi car toi et moi c'est la même chose on est pareils on est faits du même bois respire ça sent l'humus on va accélérer le rythme de nos cœurs je ne me donne pas tu ne me prends rien j'explore ton goût ta saveur ta peau ta chair ton sexe en flammes je te fouille de toutes mes racines c'est un apprentissage qui ne se transmet pas le monde nouveau arrive c'est une matrice écoute c'est puissant c'est fini la peur c'est une galaxie de branches qui montent vers le ciel avec toute la violence de la douceur extrême et c'est à la douceur et à la douceur seule qu'on s'abandonne et soudain c'est une éternité et on invente des vertiges inconnus sons extatiques et couleurs vives on va jouir c'est là cette fois on est ensemble

*Et soudain s'élève un parfum nouveau de réconciliation qui envahit la salle. Une nuée d'hirondelles s'envole. Verlaine s'évanouit. Noir.*

## EPILOGUE : HEUREUSEMENT TOUT ÇA C'EST DU THÉÂTRE

La metteuse en scène, *indiquant les dernières didascalies* :

Une lumière très douce. La mère, assise en manteau de fourrure sur un trône, fume une longue cigarette avec une élégance incroyable, un nourrisson dans les bras. Ses deux filles se tiennent à côté d'elle. Teddy est là, un peu à l'écart, en avant-scène. Verlaine est à leurs pieds. C'est une sorte de nativité.

*Verlaine reprend connaissance doucement.*

Teddy, *en avant-scène* :

Qu'est-ce qu'on s'est amusés ce soir ! Non ? Pas vous ? Incroyable ! En ce qui nous concerne, c'était délicieux de pouvoir vous réduire au silence. On se posait tout à l'heure cette grande question : « finalement, l'art à quoi ça sert ? ». Je crois que nous avons la réponse : la littérature, le théâtre et l'art en général, ça sert à calmer nos nerfs. L'art, ça soulage. C'est déjà ça.

Albertine, *au public* :

Dans la vraie vie, heureusement il y a la loi.

Adèle, *au public* :

Domage que les victimes oublient de porter plainte dans 90% des cas.

Teddy, *au public* :

Et puis quelques jours après toute cette histoire, la grande pandémie est arrivée. Des petites infirmières de rien du tout, des femmes sous-payées et maltraitées ont tenté de sauver notre vieux monde qui n'arrivait plus à respirer.

Etienne, *en poussant les jambes de Verlaine vers les coulisses* :

On a déconné les gars, on l'a vraiment découpé, c'est n'importe quoi...

*Ils rangent leurs accessoires et sortent. Le téléphone d'Albertine sonne.*

Albertine :

Allô ? Mon amour. Ça va. Gustave est à l'école ? C'est bien. Je suis fatiguée. Je te raconterai. J'ai fait une grosse bêtise. Heureusement, ce n'est que du théâtre. Je t'expliquerai, d'accord. Je rentre. Je suis là dans deux heures. J'arrive. Je t'aime. A tout à l'heure.

*Seul Verlaine reste sur le plateau, coupé en deux.*

*Verlaine, privé de ses jambes et s'adressant à la metteuse en scène :*

*Je te pardonne. Mais tu le paieras !*

*Noir. Et des milliards d'étoiles indifférentes.*